La diffusion du culte de saint Gilles au Moyen Age (Champagne, Lorraine, nord de la Bourgogne)

Patrick Corbet

▶ **To cite this version:**

Patrick Corbet. La diffusion du culte de saint Gilles au Moyen Age (Champagne, Lorraine, nord de la Bourgogne). Annales de l'Est, 1980, n° 1, pp.3-42. hal-01704774

HAL Id: hal-01704774
https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01704774

Submitted on 8 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

5e SÉRIE - 32e ANNÉE - NUMÉRO 1 - 1980

ANNALES DE L'EST

Revue trimestrielle

publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique
par l'Université de Nancy II et la Fédération Historique Lorraine

ANNALES DE L'EST

REVUE TRIMESTRIELLE FONDEE EN 1887

REDACTION ET ADMINISTRATION

ANNALES DE L'EST
25, rue du Baron-Louis - 54001 NANCY

ABONNEMENTS :

France et Union Française : 75 Francs
Etranger : 90 Francs français
Prix du numéro : 20 Francs

Abonnements, valeurs, mandats-poste sont reçus à l'adresse suivante :

M. le Régisseur des recettes des Publications de l'Université de Nancy II
25, rue du Baron-Louis - 54001 NANCY
C.C.P. NANCY 5405.25 E

N° de Commission paritaire : 1185 AD

I.S.S.N. 036 52 017

Couverture

Un village lorrain au XX^e^ siècle
(Coll. Musée Lorrain)

Patrick CORBET

3, square de Liège
54500 VANDOEUVRE

MC
Section 2102
Jury 307

La diffusion du culte de saint Gilles au Moyen Age

(Champagne, Lorraine, Nord de la Bourgogne)

Saint Gilles fut au Moyen Age un des saints les plus populaires et les plus universellement connus. On ne sait pourtant rien, ou presque, de son existence humaine. Une *vita* tardive en fait le fondateur, au VI^e^ ou au VIII^e^ siècle, d'un monastère situé au bord de la Méditerranée, près du petit Rhône, et qui prit au début du IX^e^ siècle le nom de son créateur. A partir du X^e^ siècle, la renommée du monastère et de son saint patron crût prodigieusement ; saint Gilles prit rang à la fin du Moyen Age parmi les quinze *sancti auxiliatores,* auxquels les Chrétiens pouvaient s'adresser dans tous leurs besoins. Entre autres, il passait pour protéger les enfants, combattre la peur — et notamment celle de confesser ses péchés —, la fièvre, l'épilepsie et le feu (1).

Etudier aujourd'hui son culte dans l'Est de la France, c'est essentiellement faire resurgir une dévotion oubliée. Seules, quelques églises et quelques statues en gardent un souvenir menacé ; rappelons en ce sens la destruction, en juin 1940, de la précieuse chapelle Saint-Gilles de Troyes, bel exemple des églises champenoises à pans de bois. Ce n'est pourtant pas à notre époque qu'il faut attribuer un déclin qui semble s'amorcer dès la deuxième moitié du XVI^e^ siècle. Peu en grâce auprès des clercs de la Contre-Réforme — représentait-il un type de sainteté dépassé ? voulait-on

---

1. *Vie des saints et des bienheureux...* par les Bénédictins de Paris, t. IX septembre, p. 28-32.

lutter contre des superstitions populaires attachées à son nom ? —, saint Gilles se vit supplanter au XVII[e] siècle et disparaître peu à peu de la conscience des pasteurs et des fidèles (2).

Nous sommes donc mal préparés à voir dans le culte de saint Gilles une des grandes composantes de la vie religieuse dans la France septentrionale entre le XI[e] et le XVI[e] siècle. C'est pourtant à cette conclusion qu'il semble nécessaire de parvenir, au vu des témoignages que nous présentons.

*
* *

Plusieurs types de documents permettent d'étudier la diffusion de ce culte. Il s'agit d'abord des manuscrits liturgiques, qui attestent objectivement qu'un saint était connu dans une église, à une date qui peut être en général déterminée avec quelque précision. Leur étude est grandement facilitée en France par les répertoires monumentaux du chanoine Leroquais, qui ont permis de relever une dizaine de mentions de saint Gilles antérieures à 1200 et un peu moins d'une quarantaine pour les trois derniers siècles médiévaux, ceci pour les diocèses de Laon, Soissons, Reims, Châlons, Verdun, Toul, Langres, Troyes, Sens et Meaux (3).

C'est toutefois l'étude des patronages d'églises qui permet d'approfondir les analyses, en dépit des difficultés de datation et de grandes variations dans la documentation disponible sur chacune d'elles. Par leur catégorie — abbatiales, collégiales, paroissiales, chapelles, parfois simples lieux-dits —, par les modalités établies ou supposées de leur création, par leur localisation, par leur dépendance, ces dédicaces permettent d'entrevoir, de façon plus subtile, l'arrière-plan historique. L'étude des pouillés, des annuaires diocésains, des dictionnaires départementaux, nous a mis vingt-

---

2. Cf. Ch. E. Roth. Notes sur le culte de saint Gilles dans l'ancien diocèse de Bourges, *Cahiers d'Archéologie et d'histoire du Berry*, n° 45-46, juin-sept. 1976, pp. 19-37 (p. 22). Parmi d'autres, un exemple champenois : dans le catalogue des fêtes chômées, publié en 1502 par l'évêque de Troyes Jacques Raguier, la fête de saint Nicolas était remplacée par celles de saint Leu et saint Gilles (1[er] septembre) ; celle-ci fut supprimée dans le calendrier de François Malier du 7 juin 1640. Cf. A. Prevost, *Le diocèse de Troyes*, 3 vol., Dijon, 1923-1926, II, 59. Dans le diocèse de Meaux, la dévotion à saint Gilles paraissait éteinte (sauf à Neufmoutiers en Brie) au moment de l'enquête de R. Lecotte, *Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux*, Paris, 1953.

3. Chanoine V. Leroquais, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, 5 vol., Paris, 1934. *Idem*, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Paris, 1924. Id., *Les psautiers manuscrits des bibliothèques publiques de France*, 3 vol., Mâcon, 1940-41, *Id.*, *Les livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, 3 vol., Paris, 1927.

sept fois en présence de sanctuaires dédiés à saint Gilles, dans le cadre des diocèses précités.

L'utilisation de ces deux séries de sources a été privilégiée. Quand cela était possible, nous l'avons complétée par l'étude de tout ce qui permettait de suivre la notoriété du saint et de l'abbaye qui gardait ses reliques et en avait pris le nom : les nécrologes, dont celui du monastère Saint-Gilles du Gard (4), et les manuscrits les plus anciens de la *vita s. Aegidii*.

La distribution géographique de toutes les mentions antérieures à 1200 établit que le culte s'est répandu essentiellement dans deux régions bien distinctes : d'une part, le diocèse de Reims et ses marges lorraines et liégeoises, de l'autre la Champagne du Sud, ces deux pôles restant séparés par une large écharpe correspondant aux évêchés de Toul, Châlons-sur-Marne et Soissons, dans lesquels saint Gilles paraît très rare ou absent (5). Tout naturellement, cette géographie tranchée appelle à un examen de chacune de ces zones, examen suivi des conclusions qui nous semblent s'imposer sur la diffusion médiévale du culte de saint Gilles en Champagne, Lorraine et Bourgogne septentrionale. Dans une dernière partie, nous évoquerons quelques aspects attestant la profondeur de cette vénération dans ces mêmes régions du XII[e] siècle au XVII[e] siècle.

---

4. Londres, British Museum, ms Add. 16979.

5. En ce qui concerne l'évêché de Châlons-sur-Marne, l'abbé Kwanten, que nous tenons à remercier vivement, a bien voulu nous faire part des indications suivantes : « *Je n'ai jamais rencontré la moindre mention d'une dévotion à ce saint dans l'ancien diocèse de Châlons. Sa fête ne faisait d'ailleurs l'objet que d'une simple commémoration le 1[er] septembre dans le missel diocésain de 1748. D'autre part, aucune statue de ce saint ne figure parmi les œuvres d'art classées. Aucune mention également dans quelques listes anciennes de reliques de la région vitryate. Le nom même y était inconnu puisque, par exemple à Heiltz-l'Evêque sur 990 baptêmes conférés entre 1655 et 1751, il n'existe aucun Gilles* »

La situation semble vers 1600 à peu près semblable en Lorraine, du moins dans le diocèse de Toul, d'après le sondage de G. Cabourdin, Des noms de baptême en Lorraine centrale au XVI[e]-XVII[e] siècles, *Bulletin de la Société lorraine des Etudes locales*, n° 49, 1975-1, p. 1-12 (sur 2.247 prénoms, à Vézelise et Vaucouleurs). L'insignifiance du culte de saint Gilles en Lorraine est signalée par A. Gain dans l'*Histoire de Lorraine* par la Société Lorraine des Etudes locales, Nancy, 1939, p. 197.

Le culte de saint Gilles aurait pu toutefois se diffuser dans le diocèse de Châlons à partir de l'abbaye de Montier-en-Der, sur le nécrologe de laquelle figure Hugues, *abbas de Sancto Egidio de provincia* au début du XII[e] siècle ; ceci prouve l'existence de relations entre les deux monastères. Mais il n'y eut pas de suite et le souvenir même de ces liens s'effaça, comme le montre une correction du manuscrit par une main plus tardive, de *Sancto Egidio* en *S. Aygulfo* (saint Ayoul). B. M. Chaumont, ms 39, f° 134 r°. Cf. *Gallia Christiana*, t. VI, 486.

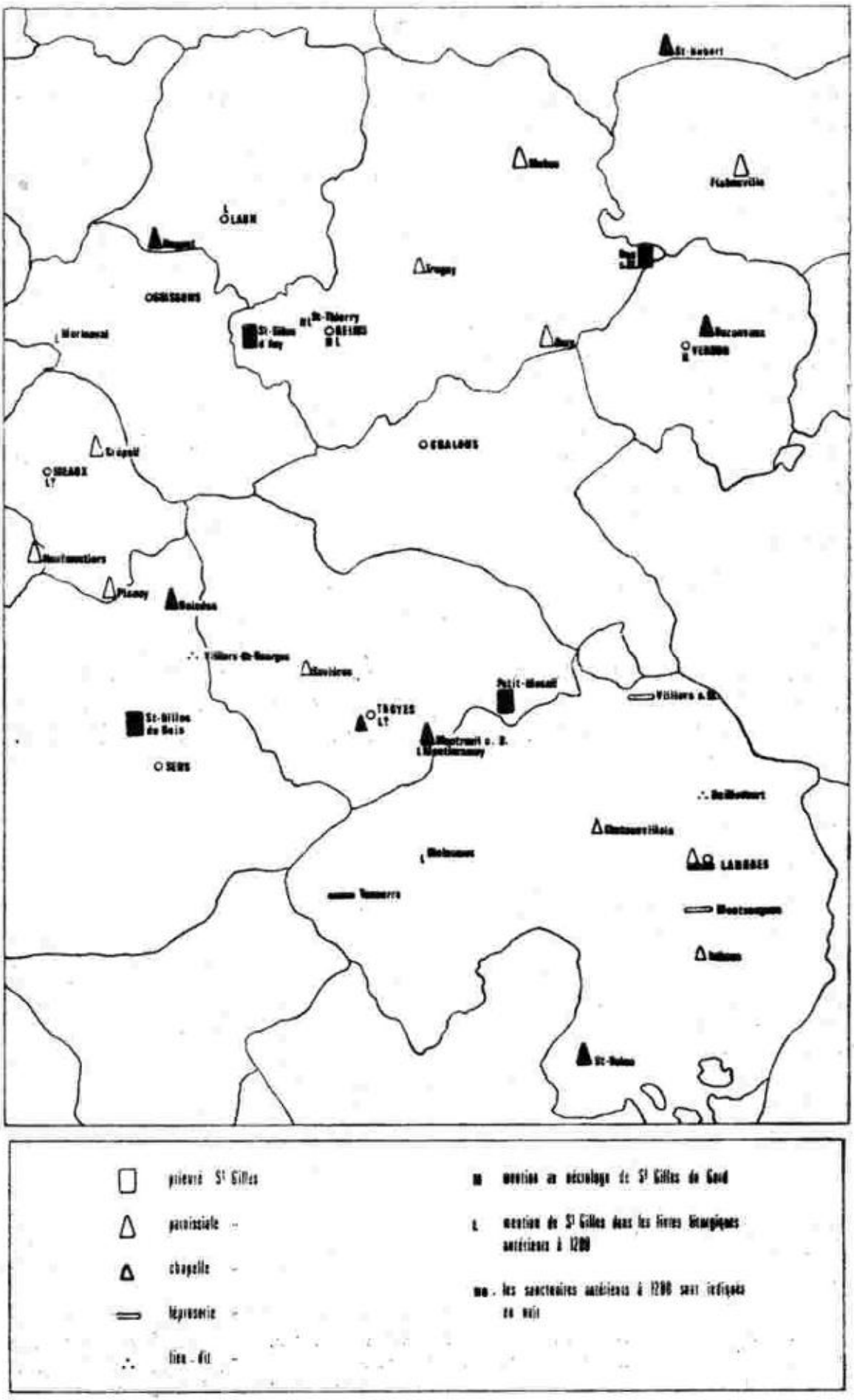

Fig. 1. - *La diffusion du culte de saint Gilles en Champagne, dans l'ouest de la Lorraine et le nord de la Bourgogne.*

I. — La Champagne méridionale et le Nord de la Bourgogne

Les mentions relatives à saint Gilles se répartissent de façon très régulière dans les diocèses de Langres, Troyes, Meaux, et dans les parties orientales de ceux de Sens et de Paris. On pourrait donc croire à une même vague de diffusion du culte. Il n'en est rien, et c'est à Langres et surtout à Troyes que les plus anciens témoignages apparaissent.

Le diocèse de Troyes

La toute première manifestation de la dévotion à saint Gilles que nous avons pu relever dans la Champagne et les régions voisines — hormis l'Ile-de-France — provient du diocèse de Troyes, très exactement du sanctoral d'un missel bénédictin rédigé vers 1060 et passé ensuite à l'usage d'un établissement canonial du même diocèse. Malheureusement, son origine exacte n'a pu être déterminée par V. Leroquais ; il est toutefois assuré qu'il fut écrit pour un monastère de la région de Troyes (6).

Ce très précieux jalon chronologique confirme d'autres mentions. Ainsi celle d'une église paroissiale, Saint-Gilles et Saint-Victor de Montreuil-sur-Barse, signalée dans un acte de 1117, et dépendante de l'abbaye bénédictine de Montiéramey, dont un bréviaire du XII[e] siècle cite saint Gilles parmi les litanies quotidiennes (7). Nous pouvons donc tenir pour assurée l'existence d'un culte dans cette abbaye au XII[e] siècle ; il n'est d'ailleurs pas exclu que le missel de 1060 en provienne.

Une autre mention est à mettre en rapport avec la croissance de la ville de Troyes : on trouve trace d'une chapelle dédiée à saint Gilles dans le faubourg suburbain de Croncels en 1139, date à laquelle elle appartenait aux moines de Montier-la-Celle, par l'intermédiaire de l'église paroissiale Saint-André (8).

---

6. B.N., ms lat. 818. Cf. LEROQUAIS, *Sacramentaires et missels*, I, 151-3.

7. Montreuil-sur-Barse, Aube, arr. Troyes, c. Lusigny s. Barse. Cf. A. ROSEROT *Dictionnaire historique de la Champagne méridionale*, Troyes, 1948, p. 964. Cette église était succursale de la paroissiale de Montiéramey. Voir aussi Leroquais, *Bréviaires*, II, 450.

8. Cf. A. AUFAUVRE, *Les anciens édifices de Troyes*, I, La *chapelle Saint-Gilles de Croncels* (*église en bois*), Troyes, 1853 et surtout le volume collectif, *La chapelle Saint-Gilles* de Troyes, Société Académique de l'Aube, avril 1928, 45 pages (notice historique pp. 9-18 par P. PIETRESSON DE SAINT-AUBIN).

Pour ne pas alourdir l'exposé, mentionnons ici d'autres renseignements concernant le diocèse de Troyes :

De peu postérieure est l'attestation de la *cellula sancti Aegidii*, située sur la commune de Petit-Mesnil, près de Brienne-le-Château, et signalée dès 1152-1153 dans le cartulaire des Prémontrés de Bassefontaine, où il est par deux fois précisé qu'elle leur avait été concédée par Herbert, abbé vers 1129-1150 du monastère bourguignon de Saint-Seine (9). C'est donc vers cet établissement et son diocèse qu'il convient d'en chercher l'origine.

Le diocèse de Langres

Dans ce ressort, c'est effectivement à Saint-Seine qu'apparaît le principal centre cultuel dédié à Gilles : l'église paroissiale destinée aux habitants vivant autour de l'abbaye. Rien d'étonnant en cela puisque, d'après le guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle, du milieu du XII[e] siècle, les Saint-Séquanais se glorifiaient de posséder le chef du saint. D'après la tradition et certains indices archéologiques, le culte pourrait remonter au XI[e] siècle (10).

Par ailleurs, sept autres dédicaces ou lieux-dits ont pu être notés. La plus connue concerne la léproserie Saint-Gilles « de la Maladière », à Langres, dont la première mention remonte à 1150 (11). Si le patronage de saint Gilles en était assuré, il faudrait lui

---

1) Saint Gilles est cité dans le sanctoral d'un bréviaire cistercien du diocèse, daté d'avant 1175 (LEROQUAIS, *Bréviaires*, IV, 234).

2) Il existait avant 1800-1850 une église Saint-Gilles à Savières (Aube, Troyes, Méry s. Seine). D'après Roserot, *Dictionnaire Historique...*, p. 1356, un pouillé de 1761 la mentionne comme de paroissiale, à la collation de l'évêque. Mais, il est plus probable que la véritable paroissiale était l'église romane Saint-Martin, du XII[e] s. Cf. *Congrès archéologique de Troyes (1955)*, Orléans, 1957, p. 181.

3) La *vita sancti Aegidii* figure dans le ms 1171 de la B. M. de Troyes. On ignore la provenance de celui-ci.

---

9. Petit-Mesnil, Aube, Bar-sur-Aube, Brienne-le-Château. Voir Ch. LALORE, Cartulaire de Basse-Fontaine, *Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes*, t. 3, 1878, n° 76 et 104. Pour l'abbatiat d'Herbert, cf. *Gallia Christiana*, t. IV, col. 697.

10. *Le guide du pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle*, éd. J. VIEILLARD, 4[e] éd., Mâcon, 1969, p. 47 et 148. H. CHABEUF, Monographie historique et descriptive de l'église bénédictine de Saint-Seine-l'Abbaye (Côte d'Or), *Mémoires de la Commission des Antiquités du département de la Côte d'Or*, t. XI, 1887 indique que l'église était charpentée (et non voûtée, sauf le chœur) et que les chapiteaux remontaient à « la première époque romane » (p. 91-92). Cf. J. VALLERY-RADOT, *Congrès Archéologique de Dijon*, 1928, p. 153 et 170.

11. ROUSSEL, *Le diocèse de Langres*, Langres 1873, II, 326. Cf. J. LAURENT et F. CLAUDON. *Abbaye et prieurés de l'ancienne France, t. 12, Evêchés de Langres et Dijon*, Paris, 1941, p. 542.

rapprocher une autre léproserie, celle de Tonnerre, existant en 1147 (12). Restent deux cas douteux, à Villiers-sur-Marne et à Montsaugeon, où l'on relève à la fois l'existence d'une léproserie et d'une chapelle Saint-Gilles ; il est probable qu'il faille les confondre (13). Le choix de saint Gilles comme patron de léproseries semble exceptionnel, et en tout cas inconnu en dehors de Langres dans les diocèses étudiés ici (14).

Parmi les autres mentions, signalons seulement que saint Gilles était vénéré à l'abbaye de Molesmes au début ou dans la première moitié du XII[e] siècle (15). Les autres témoignages paraissent postérieurs (16).

Les diocèses de Sens et Meaux

Deux traits communs réunissent, à propos de ce culte, ces deux diocèses : d'abord le fait que les témoignages y semblent un peu plus tardifs, sans doute postérieurs au début du XII[e] siècle ; ensuite que saint Gilles — comme dans presque toute l'Ile-de-France — y est le plus souvent associé à saint Loup ou Leu de Sens, qu'on fêtait le même jour.

C'était le cas dans deux petites paroisses du diocèse de Meaux, sans doute peu anciennes, Crépoil et Planoy, et, dans la partie orientale du diocèse de Paris, celui de l'église de Neufmoutiers-en-Brie, érigée au XIII[e] siècle (17). Toutefois, il est assuré que

---

12. ROUSSEL, III, 343 indique une léproserie St-Gilles de Tonnerre. Mais d'après Laurent et Claudon, op. *cit*, p. 546-7, elle était dédiée à saint Blaise.

13. Villiers-sur-Marne, Hte-Marne, Saint-Dizier, Doulaincourt, Cf. ROUSSEL, I, 284 et II, 480. Montsaugeon, Hte-Marne, Langres, Prauthoy. Cf. *ibid.*, I, 324.

14. Il est inexpliqué. Signalons toutefois que la fête de saint Gilles, le 1[er] septembre tombe le même jour que la fête bourguignonne de saint Lazare, invoqué contre la lèpre.

15. LEROQUAIS, *Bréviaires*, IV, 220.

16. Il existait une chapelle Saint-Gilles :
1) à l'église paroissiale Saint-Simon et Saint-Jude de Langres ; elle datait du XIV[e] siècle. Cf. ROUSSEL, I, 255.
2) à Isômes, Haute-Marne, Langres, Prauthoy, Cf. *ibid*, I, 273.
3) à Châteauvillain, Haute-Marne, Chaumont, ch. l. c., Cf. *ibid*, I, 284.

17. Crépoil, Seine-et-Marne, Melun, Lizy, cne de Cocherel, hameau. D'après Dom T. du Plessis, *Histoire de l'église de Meaux avec des notes ou dissertations*, Paris, 1731, 2 vol., II, 638, elle fut érigée en paroisse au début du XVII[e] siècle, mais l'église pourrait être plus ancienne.
Planoy, Seine-et-Marne, Melun, Rozay-en-Brie, cne Voinsles, hameau. Cf. Dom du Plessis, II, 648.
Neufmoutiers, Seine-et-Marne, Melun, Rozay-en-Brie. La paroisse n'était guère antérieure à 1300, d'après l'abbé Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, t. V, Paris, 1883, p. 338.

saint Gilles était vénéré, au moins à la fin du XII[e] siècle dans un monastère non identifié du diocèse de Meaux ([18]).

Dans l'est du diocèse de Sens, des textes permettent des conclusions plus précises. A Gilles était dédié un prieuré simple de l'abbaye de chanoines réguliers de Saint-Jean de Sens — créée en 1111 —, Saint-Gilles du Bois, cité pour la première fois en 1163 ([19]). C'est donc entre ces deux dates qu'il faut situer sa fondation. Une autre église, Saint-Leu et Saint-Gilles de Boisdon est en tout cas postérieure, puisqu'il s'agit d'une ville neuve dont l'emplacement non encore colonisé fut donné en 1161 à la collégiale Saint-Quiriace de Provins par le comte de Champagne Henri le Libéral : en 1163, elle n'était pas encore construite ([20]). On remarquera que saint Gilles était associé ici à des possessions canoniales et qu'il était populaire dans cette région dans le courant du XII[e] siècle.

Dégageons quelques idées générales. En Champagne méridionale, saint Gilles est connu relativement tôt, et à peu près partout dès le XII[e] siècle. Pourtant, faute de documentation, les axes et les causes de sa pénétration restent difficiles à saisir. Y eut-il un phénomène de route ? On relève sur la carte un échelonnement des manifestations de culte suivant une direction générale nord-ouest sud-est, passant par Langres, Troyes, Meaux, qui ne peut que rappeler les chemins de foires de Champagne ([21]). Il n'est donc pas interdit d'imaginer un cheminement du culte depuis la vallée du Rhône par les voies commerciales. Mais saint Gilles était connu en Ile-de-France dès la première moitié du XI[e] siècle ([22]). On constate qu'aucune certitude n'est possible.

---

18. LEROQUAIS, *Psautiers manuscrits*, II, 245. Il s'agit d'un psautier-hymnaire à l'usage de N. D. aux Nonnains ou N. D. de Troyes, mais composé pour une abbaye bénédictine du diocèse de Meaux.

19. P. QUESVERS et H. STEIN, *Pouillé de l'ancien diocèse de Sens*, Paris, 1894. Signalons aussi un lieu-dit « La Croix-Saint-Gilles », à Villiers-Saint-Georges, Seine-et-Marne, Provins, ch. l. c.

20. M. VEISSIERE, *Une communauté canoniale au Moyen-Age, Saint- Quiriace de Provins XI[e]-XIII[e] siècles*, Provins, 1961, p. j. n° 13 et 15.

21. Cf. M. BUR, *La Formation du comté de Champagne*, Nancy, 1977, carte n° 9, p. 302.

22. L'évêque Fulbert de Chartres (+ 1029) composa un office pour saint Gilles. MIGNE, *P. L.*, CXLI, p. 343. Voir aussi LEROQUAIS, *Sacramentaires et missels*, I, 168 (missel de St-Maur-les-Fossés, XI[e] siècle) et *Psautiers*, II, 107 (Psautier-hymnaire de St-Germain-des-Prés, milieu ou 2[e] moitié du XI[e] siècle).

II. — Autour du diocèse de Reims

C'est autour du diocèse de Reims que se justifie pleinement l'étude du culte de saint Gilles dans le Nord-Est de la France. L'historien n'y est plus réduit à des mentions ponctuelles : il dispose de textes, brefs mais significatifs, les dates se précisent et surtout les hommes apparaissent, dans leur épaisseur sociale et leurs convictions idéologiques.

Les sanctuaires aussi y présentent un tout autre relief et dans leur création, c'est une société brillante qui entre en jeu, archevêque de Reims, abbés d'importants monastères, seigneurs châtelains, et la grande abbaye Saint-Gilles du Gard, dont deux prieurés fondés à la fin du XI[e] siècle, constituent dans cette région les pôles du rayonnement du culte de son fondateur.

Le prieuré Saint-Gilles d'Acy

Le plus important et le plus méconnu est sans conteste Saint-Gilles d'Acy ([23]). Deux documents, qui ont échappé à l'historiographie locale, en rappellent l'origine. Une bulle d'Urbain II du 17 novembre 1091 confirme à l'abbé Odilon de Saint-Gilles du Gard la donation de monastères et de prieurés *(monasteriorum sive cellarum donatio)* faite par divers grands personnages, au premier rang desquels on découvre l'archevêque de Reims, Renaud du Bellay (1083-1096) ([24]). Mais une mention plus précise se trouve en tête du *liber miraculorum sancti Egidii,* œuvre du bibliothécaire de l'abbaye, Pierre Guillaume, qui le rédigea entre 1121 et 1124 ([25]). En voici l'essentiel : *« En l'an de l'Incarnation du Seigneur 1088, alors que le seigneur Renaud, vénérable archevêque de Reims consacrait à Acy ce monastère dans lequel nos frères avaient décidé de placer pour y être vénérées les reliques de la main droite de saint Gilles, qu'ils avaient emportées avec eux en France sur l'ordre de l'abbé Odilon, de pieuse mémoire, et*

---

23. Acy, Saint-Gilles, Marne, Reims, Fismes.

24. Abbé GOIFFON, *Bullaire de l'abbaye de Saint-Gilles,* Nîmes, 1882, n° XIII. L'archevêque Renaud est cité dans le nécrologe de Saint-Gilles du Gard, *op. cit,* f° 2.

25. Publié par Ph. JAFFE, *M.G.H., SS, XII,* 317 sq, complété par l'édition partielle (elle ne reprend pas les chapitres édités par Jaffé) des *Analecta Bollandiana,* t. IX, p. 393-422. L'abbé E. REMBRY, *Saint Gilles, sa vie, ses reliques, son culte en Belgique et dans la France du Nord,* Bruges, 1881, I, p. 355-6 donne l'extrait concernant Acy et remarque justement que ce document fournit la plus ancienne mention d'Odilon, dont l'abbatiat est traditionnellement daté de 1091 à 1099.

d'édifier un monastère, il arriva... » (suit le récit d'un miracle). La date et les circonstances sont confirmées un peu plus loin, car Pierre Guillaume ajoute pour expliquer la présence dans son recueil d'un miracle qu'il n'a pu voir, que « *le dit archevêque avait recommandé qu'il (le miracle) fût noté dans le privilège qu'il donna à notre église au sujet de ce même monastère qu'il avait fait vœu de construire...* » (26).

Le prieuré fut donc fondé en 1088 par l'archevêque Renaud qui fit rédiger une charte aujourd'hui perdue. Notons tout de suite qu'il s'agissait d'un établissement important : la décime de 1362 le place, avec 480 livres de revenus au 5e rang des prieurés des diocèses de Reims et de Châlons (27). Cette remarque n'est qu'une invitation supplémentaire à examiner les circonstances de la fondation.

Il ne fait pas de doute que la fin du XIe siècle inaugura la période d'apogée de l'abbaye Saint-Gilles du Gard. Devenue au cours des Xe et XIe siècles, un grand centre de pèlerinage, elle passa par étapes — 1066, puis 1076 — de la tutelle des comtes de Toulouse à l'obédience de Cluny (28). Alors commença pour elle un prodigieux succès, qui fit rayonner au loin le prestige de son fondateur : en 1085, ce fut à saint Gilles que le prince de Pologne Ladislas Herman s'adressa pour obtenir la naissance d'un fils ; en 1091, la bulle d'Urbain II déjà citée confirma la fondation de l'abbaye de Somogyvar, qui lui sera soumise, par le roi

---

26. *Anno incarnationis Domini 1088, cum momnus Reinoldus, venerabilis Remorum archiepiscopus apud Asconam consecraret locum illum, in quo fratres nostri venerandas reliquias manus dextrae beati Egidii, quas secum in Fransiam ex praecepto piae memoriae abbatis Oddonis detulerant, collocare et monasterium aedificare decreverant, contigit... Supradictus archiepiscopus hoc in privilegio quod ecclesiae nostrae super eumdem locum dederat, quem voverat construendum, annotari praecepit.* Pour E. Rembry et L. Duchesne (v. infra), la graphie *Ascona* du manuscrit du XIVe s. qui servit à l'édition des *M.G.H.* est une lecture fautive pour *Aceium.*

Il n'est pas étonnant que Pierre Guillaume soit si bien renseigné. Une note d'un de ses ouvrages, la *libri Pontificalis continuatio* (Rome, Vaticanus 3762), indique, fo 91-95 : *Petrus Guillermus bibliothecarius apud Aceium dum ibi moraretur anno dominicae incarnationis millesimo Co XLIIo.* C'est donc à Saint Gilles d'Acy en 1142 que fut rédigé le manuscrit. Cf. Mgr L. Duchesne, *Le Liber Pontificalis,* 2e éd., Paris, 1955, II, p. XXIV-XXV.

27. Dom J. Hourlier, L'implantation monastique dans la Champagne du Nord, *Mémoires de la Société d'Agriculture... de la Marne,* LXXXVI, 1971, p. 49-78.

28. E. Magnou-Nortier, *La société laïque et l'Eglise dans la province ecclésiastique de Narbonne de la fin du XIIIe siècle à la fin du XIe siècle,* Toulouse, 1974, p. 504-508.

Ladislas de Hongrie ([29]). En 1119, quand Calixte II énuméra les possessions de l'abbaye, celles-ci s'étendaient de la Hongrie à l'Espagne, de la Lombardie au diocèse de Reims ([30]). La fondation de Saint-Gilles d'Acy n'était donc pas un phénomène aberrant ; il reste néanmoins à la situer dans le contexte local.

Ce prieuré relève aussi de l'histoire diocésaine, et il en constitue d'ailleurs une étape importante, dans la mesure où sa création apparaît comme l'une des premières grandes fondations de prieurés relevant du monachisme fédérateur, illustré par Cluny ou Marmoutier. Celui-ci s'était largement répandu, particulièrement après 1050, dans les diocèses de Troyes, Meaux et Soissons, mais vers 1090 sa pénétration restait très limitée dans l'évêché de Reims, attaché au système carolingien des monastères autonomes ([31]).

C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer l'épisode de Saint-Gilles d'Acy et l'action de l'archevêque Renaud, qui confirma en 1091 à Cluny le don de l'église de Tours-sur-Marne, qui devint un prieuré, appela en 1093 des moines de la Chaise-Dieu pour réformer Saint-Nicaise de Reims, et contribua en 1088 et 1093 à établir deux prieurés de Saint-Gilles du Gard ([32]). Telle qu'on peut la saisir aujourd'hui, sa politique semble avoir été nettement favorable aux courants nouveaux du monachisme, mais attentive à diversifier les maisons fondatrices ou réformatrices, de façon sans doute à maintenir sur les établissements diocésains l'autorité traditionnelle des archevêques de Reims et à éviter la trop grande puissance d'un interlocuteur unique.

Où Renaud avait-il connu le culte de saint Gilles ? Originaire d'Anjou, ancien archidiacre de Tours, type de ces clercs de l'ouest placés à Reims par le roi pour contrebalancer les potentats locaux, il est vraisemblable qu'il emporta en Champagne cette dévotion attestée au XI[e] siècle à Angers et à Marmoutier ([33]).

L'existence ultérieure du prieuré est mal connue : il est cité régulièrement dans les bulles de confirmation des biens de l'abbaye gardoise ; la dernière en 1266 mentionne onze églises ou chapelles

---

29. T. DUNIN-WASOWICZ, Saint-Gilles et la Pologne aux XI[e] et XII[e] siècles, *Annales du Midi*, LXXXII, 1970, p. 123-135.

30. GOIFFON, *Bullaire*, n° XXXVII, p. 55-57.

31. Voir, en dernier lieu, J. LUSSE, Marmoutier et Cluny en Champagne, *Etudes champenoises*, 2, 1976, p. 27-44.

32. L'épiscopat de Renaud n'a donné lieu à aucune recherche récente. Voir Dom G. MARLOT, *Histoire de la ville, cité et université de Reims...*, Reims, 1843-6, III, 185 sq. et l'*Histoire littéraire de la France*, t. XIII, p. 438-444.

33. LEROQUAIS, *Bréviaires*, IV, 115 (Marmoutier) et *Psautiers manuscrits*, I, 18 (Angers).

dépendantes (34). Cette impression de richesse est confirmée par le haut niveau de ses revenus en 1362. Toutefois ceux-ci n'empêchèrent pas que l'année suivante, son église fût jugée vétuste et endommagée par la guerre et que le pape Urbain V publiât une indulgence pour sa restauration (35). Finalement, en 1393 le prieuré fut uni à la mense archiépiscopale de Reims par Clément VII ; il resta toutefois deux moines dans l'établissement après cette date (36). L'extinction définitive de la vie régulière dut intervenir dans la première moitié du XV^{e} siècle et le prieuré sombra dans l'oubli.

Saint-Gilles de Dun-sur-Meuse

Cinq ans après la fondation de Saint-Gilles d'Acy apparaît un autre prieuré, Saint-Gilles de Dun-sur-Meuse, lui aussi dépendant du monastère méridional. Le document essentiel sur ses débuts est une charte du 7 janvier 1093 qui se présente de façon doublement particulière ; d'abord parce que deux versions sensiblement différentes nous sont parvenues, ensuite en raison d'une structure diplomatique assez rare : l'acte émane de Gautier de Dun, mais le protocole final en a été rédigé à Reims par l'archevêque Renaud, assisté de dignataires de son église (37). Ce n'est pas à proprement parler, la charte de fondation du prieuré, comme on a pu l'écrire par raccourci, mais un acte établissant une importante donation faite par Gautier de Dun et sa femme Aseline à l'abbaye Saint-Gilles du Gard, au profit de l'église Saint-Gilles *in suburbio Dunensis castri constructae,* dans laquelle il était prévu d'installer un prieur, et donc vraisemblablement quelques moines. Cette dé-

---

34. GOIFFON, *Bullaire,* n° LXXX et CXXXVIII. Signalons une charte de Guillaume aux Blanches-Mains de 1179 pour Saint-Gilles d'Acy, *Cartulaire B de l'archevêché de Reims,* A. D. Marne G 291, f° 84.

Remarquons aussi, à propos du temporel, que le prieuré avait été placé par le fondateur en limite de diocèse, ce qui lui permit de déborder sur l'évêché voisin de Soissons, où il avait par exemple cinq églises dépendantes sur onze. Cette pénétration au delà des frontières diocésaines était-elle recherchée à l'origine ?

35. L. DUVAL-ARNOULD, Etat et carte du diocèse de Soissons, d'après les listes bénéficiales de la fin du XIV^{e} siècle. *MEFR, Moyen-Age - Temps Modernes,* 84, 1972, p. 325-360 et 85, 1973, 159-266 (p. 210). Il existe des documents du XIV^{e} siècle aux A. D. du Gard H 5.

36. A. D. Marne, G 291, *Cartulaire B de l'archevêché* f° 84-86, et DUVAL-ARNOULD, *op. cit.,* p. 210.

37. Dun-sur-Meuse, Meuse, Verdun, ch. l. c. L'acte est conservé aux A. D. Moselle, B 2341, n° 35 (deux copies notariées de 1680) ; l'original est perdu. L'édition de JEANTIN, *Les chroniques de l'Ardenne et des Woëpvres,* Paris, 1852, II, 365-7, n'étant pas utilisable, nous publions à nouveau ce document à la fin de cet article.

cision importante appelle un certain nombre de commentaires. En premier lieu, qui étaient les donateurs ?

Gautier de Dun appartenait à l'une de ces familles seigneuriales qui surgirent en Lorraine dans la deuxième moitié du XI[e] siècle, Son père, Adelon, tenait les châteaux de Dun et de Cons vers 1065 ; lui-même est connu à Dun autour des années 1090-1105. C'était un seigneur important, probablement lié au lignage comtal de Chiny, et bien possessionné, en bref un des représentants de cette nouvelle classe des châtelains indépendants qui bouleversa en Lorraine après 1050 l'organisation politique traditionnelle (38). Il fit la donation à Saint-Gilles du Gard. Lui doit-on aussi la fondation de l'église de Dun ?

Il faut en effet souligner que l'église Saint-Gilles préexistait à la fondation du prieuré en 1093 et qu'il est improbable que l'abbaye nîmoise ait possédé des biens et des droits à Dun avant cette date. Il convient donc avant tout de rechercher l'origine de ce patronage. S'agit-il d'un sanctuaire ancien, d'époque mérovingienne ? Nous ne le pensons pas (39). Comme pour l'ensemble des manifestations cultuelles de saint Gilles en France du Nord, on ne saurait reculer au delà du XI[e] siècle.

Plusieurs hypothèses s'imposent alors. Une première possibilité est de relier la présence du culte de saint Gilles à Dun aux possessions toutes proches — Sassey, Mont-devant-Sassey... — de l'abbaye des moniales d'Andenne en Belgique. Les spécialistes estiment en effet que le lignage de Dun a dû une bonne part de sa richesse à des usurpations faites sur les domaines des Bénédictines dont il était avoué. Or, il existait dans l'abbatiale d'Andenne une chapelle Saint-Gilles et on peut imaginer que les religieuses aient propagé le culte du saint sur les terres qui leur appartenaient. Reste une grosse difficulté : cette chapelle n'est attestée qu'à la fin du Moyen Age, ce qui interdit toute certitude quant à la validité de cette proposition (40).

---

38. Sur cette évolution, voir en premier lieu M. PARISSE, *La noblesse lorraine, XI-XIII[e] siècles*, Lille-Paris, 1976, et not. les pages 196-198 consacrées à cette famille.

39. Nous écartons l'hypothèse qui ferait de saint Gilles l'homologue des saints aquitains ou provençaux honorés à Metz au haut Moyen-Age, en raison de l'appartenance de larges secteurs de ces régions au royaume d'Austrasie (sur ces questions, voir R. FOLZ, Metz dans la monarchie franque au temps de saint Chrodegang, *Saint-Chrodegang*, Metz, 1967, p. 1-14). Le culte de saint Gilles est plus tardif et, surtout, le diocèse de Nîmes appartint jusqu'au VIII[e] siècle au royaume wisigoth.

40. Baron P. MISSON, *Chapitre noble de Sainte-Begge à Andenne*, Bruxelles, 1887. Sur les usurpations, voir la charte publiée par dom CALMET, *Histoire de Lorraine*, t. I, p. 518-9.

Mieux fondée apparaît une autre relation, celle qui lierait le patronage de l'église dunoise au culte de saint Gilles établi peu après le milieu du XI[e] siècle à l'abbaye de Saint-Hubert-en-Ardenne. L'historiographie locale nous invite d'ailleurs à ce rapprochement : Jeantin dans ses *Chroniques de l'Ardenne et des Woëpvres* publiait (p. 364) à propos de Dun, une gravure de *« l'ancienne église romane de Saint-Gilles »*, et indiquait en note que *« d'après la tradition, l'église primitive du prieuré de Saint-Gilles à Dun avait beaucoup de ressemblance avec celle de la paroisse Saint-Gilles à Saint-Hubert en Ardenne dont voici l'intérieur encore existant »*. Quelle que soit la valeur de cette assertion, elle mérite l'examen.

Ouvrons donc une large parenthèse sur cette église Saint- Gilles de Saint-Hubert, exceptionnellement bien documentée : elle fut fondée en 1064 par l'abbé Thierry 1[er] (1055-1086), qui, nous dit sa *vita*, bâtit une église dédiée à saint Gilles à l'extérieur de son monastère, entreprit un pèlerinage à Saint-Gilles du Gard pour en ramener des reliques, qu'après son retour il divisa en deux : une partie en fut placée dans l'église Saint-Gillles où un prêtre avait été établi et l'abbé garda l'autre pour lui-même et son monastère (41). Cet événement constitue la plus ancienne mention du culte de saint Gilles dans l'actuelle Belgique.

Cette fondation peut-elle être mise en rapport avec l'église de Dun ? Il n'existe aucun texte formel établissant que les reliques de saint Gilles conservées à Dun provenaient de Saint-Hubert, mais il est sûr que des liens étroits unissaient l'abbaye ardennaise et la famille de Dun : la chronique de Saint-Hubert dite *Cantatorium* rapporte même que l'abbé Thierry vint à Dun en 1081 pour saisir Adelon, père de Gautier et haut-avoué du monastère pour les domaines de cette région, des exactions commises à Chauvency par un sous-avoué. De façon plus significative encore, entre 1086

---

41. *Vita Theoderici abbatis Andaginensis, éd.* PERTZ, *M.G.H., SS,* XII, p. 50 ; citée par E. REMBRY, *Saint-Gilles,* I, 391, n. 1. La date de 1064 est proposée par K. HANQUET, *La chronique de Saint-Hubert dite Cantatorium,* Bruxelles, 1906, p. 46, l. 8, qui rapporte aussi, mais de manière plus brève, la fondation de l'église.

Sur un plan différent, il faut remarquer le parallèle — et aussi l'inversion — entre les principaux types iconographiques de saint Hubert et de saint Gilles. La bête pourchassée dans la légende du premier est sauvée par la protection du saint dans la *vita s. Aegidii.* Rappelons que les saints vénérés dans l'aristocratie ont fréquemment des attributs liés au monde animal et que l'amitié des ermites avec les bêtes sauvages est un thème hagiographique sans rareté (cf. saint Jérôme et le lion, saint François et le loup...). G. PENCO, L'amicizia con gli animali. *Vita Monastica,* 17, 1963, pp. 3-10.

et 1091, Gautier de Dun, son frère Dudon et la femme de celui-ci, Hadwige de Chiny, donnèrent leur prieuré de Saint-Michel de Cons à l'abbé Thierry II de Saint-Hubert qui y établit des moines (42). Compte tenu de l'importance d'un tel geste et des relations qu'il sous-entend, il nous paraît vraisemblable de relier l'origine de Saint-Gilles de Dun au rayonnement de l'abbaye de Saint-Hubert (43).

Il reste qu'en janvier 1093, l'église de Dun fut érigée en prieuré de Saint-Gilles du Gard (44). Nous sommes tentés de voir là l'influence de l'archevêque Renaud qui confirma la charte de Gautier et qu'on présume attentif aux régions impériales de son diocèse (45). Quoi qu'il en soit, l'apparition de Saint-Gilles de Dun est à rapprocher de la multiplication des prieurés en Lorraine, de 1050 environ à 1125, parallèlement à la poussée des châteaux et des seigneuries banales (46). Par leur origine, leur dépendance et leur situation, il convient de les comparer aux très nombreuses collégiales seigneuriales qui furent fondées en France du nord au XI[e] siècle (47). Ces chapitre castraux et ces prieurés seigneuriaux répon-

---

42. *Cantatorium*, *op. cit.*, c. 41, p. 103-104. Sur Chauvency et l'abbaye de Saint-Hubert, voir la mise au point de R. Noël, *Quatre siècles de vie rurale entre la Semois et la Chiers (1050-1470)*, t. I, Louvain, 1977, p. 254-262. Saint-Michel de Cons : G. KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert (687-1317)*, Bruxelles, 1903, t. I, p. 80-82.

43. Signalons aussi, en ce qui concerne cette région de la vallée de la Meuse, que Thierry 1[er] de Saint-Hubert vint vers 1082 procéder à la reconnaissance des reliques de l'abbaye des moniales de Juvigny-sur-Loison, d'ailleurs très proche de Dun-sur-Meuse. Cf. Dom J. HOURLIER, *Sainte Scholastique et Juvigny-sur-Loison*, Bar-le-Duc, 1974, p. 34. Cette abbaye possédait depuis sa restauration au milieu du XI[e] siècle la *villa* de Bezonvaux (Meuse, Verdun, Charny-sur-Meuse, village détruit en 1914-18), où l'on relève à des dates tardives une église paroissiale dédiée à saint Gilles. Cf. *ibid*, p. 34 et N. ROBINET et A. GILLANT, *Pouillé du diocèse de Verdun*, 4 vol., Verdun, 1888-1910, I, p. 402.

44. La donation de Saint-Gilles de Dun au monastère dont son saint patron était originaire rappelle quelque peu la situation de deux prieurés bretons dédiés à saint Michel et donnés, à la même époque, à l'abbaye du Mont-Saint-Michel (Dom J. DUBOIS, Les dépendances de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et la vie monastique dans les prieurés, *Millénaire du Mont-Saint-Michel*, t. I, 1966, p. 653).

45. L'archevêque Renaud était également en bons rapports avec Thierry II de Saint-Hubert, puisqu'il lui confirma et donna la possession de trois autels de son diocèse en 1086. G. KURTH, *Chartes de Saint Hubert*, p. 64-66.

46. M. PARISSE, *La noblesse lorraine*, p. 147-152.

47. Il faut remarquer, avec le doyen J. Richard, *Annales de Bourgogne*, 1977, n° 1, p. 42, n. 17, la préférence donnée en Lorraine aux prieurés sur les collégiales. Nous voyons là une conséquence du retard de cette région dans la constitution des seigneuries indépendantes, rarement installées avant la fin du XI[e] siècle (M. PARISSE, *op. cit.*, p. 221). En Champagne, en Normandie, en Ile-de-France, les collégiales commencent à disparaître dès 1070 ; la Lorraine n'a donc

daient aux mêmes buts : éventuellement fournir un personnel sachant écrire, mais surtout constituer, autour d'une relique ou d'un corps saint, le sanctuaire d'un lignage noble et de sa châtellenie. Cette « mobilisation du surnaturel » au profit du pouvoir trouve d'ailleurs une illustration supplémentaire chez les descendants d'Adelon et de Gautier puisque le seigneur de Cons à la fin du XII[e] siècle se prénommait Gilles ([48]).

Par la suite, le prieuré, signalé régulièrement dans les documents de Saint-Gilles du Gard jusqu'à la bulle de sécularisation de 1536, resta parmi ses possessions jusqu'à la fin du XVI[e] siècle ([49]). Il ne semble pas qu'il ait jamais formé un domaine bien riche : en 1362, son revenu ne s'élevait qu'à 120 livres ([50]). On notera, parmi les sept églises ou chapelles qui en dépendaient, la paroissiale Saint-Gilles de Flabeuville, qui lui fut confirmée en 1317 contre l'abbé de Saint-Hubert ([51]). C'est à la fin du XVI[e] siècle que le prieuré disparut : endommagé par les guerres, tombé en commende, il fut donné en 1608 par le prieur Dominique Obrion aux Pères Minimes qui y établirent un couvent ([52]).

Autres témoignages du culte de saint Gilles dans le diocèse de Reims

Signalons brièvement quelques autres mentions du culte de ce saint autour de Reims. Les plus remarquables concernent l'abbaye

---

pas pu connaître la phase canoniale classique de la première moitié du XI[e] siècle en France du nord. Bibliographie dans notre article, Les collégiales comtales de Champagne, *Annales de l'Est*, 1977, n° 3, p. 195-241.

48. M. PARISSE, *op. cit.*, t. II, p. 906, tableau n° 29.

49. GOIFFON, *Bullaire* n° 37 (1119), 80 (1208), 138 (1266), 180 (1536).

50. V. dom HOURLIER, art. cit., p. 69. La documentation sur le temporel est très dispersée. Voir principalement ROBINET-GILLANT, *Pouillé*, p. 291-6 ; Mgr Ch. AIMOND, *Histoire de Dun-sur-Meuse*, Dun s. M. 1961, p. 36-38 ; A. D. Meuse, 25 H 2 ; A. D. Gard, H 5.

51. Flabeuville, Meurthe-et-Moselle, Briey, Longuyon. Cf. G. KURTH, *Chartes* de Saint-Hubert, p. 481. Le village était l'objet de contestations à la fin du XI[e] s. entre l'abbaye et la famille de Dun-Cons : le *Cantatorium* (c. 76, p. 183 et c. 232) indique que le domaine fut occupé en 1093 par Dudon de Cons.

52. ROBINET-GILLANT, *Pouillé*, p. 292-3.

Avant de quitter la région de la Haute Meuse, signalons à propos de Verdun que deux manuscrits de l'abbaye Saint-Vanne, l'un au début du XII[e] s. (B.M. Verdun, ms I, f° 66-67), l'autre un peu plus tardif (*ibid.*, ms 74, f° 33-40) contiennent le texte de la *vita s. Aegidii*, ce qui confirme, sinon l'existence d'un culte liturgique, du moins le fait que le saint était connu dans cet établissement au commencement du XII[e] s. Cf. J. VAN DER STRAETEN, *Les manuscrits hagiographiques de Charleville, Verdun et Saint-Mihiel*, Bruxelles, 1974, p. 99 et 122. Voir aussi *infra*, note 66, au sujet de l'abbé Rodolphe, cité au nécrologue de Saint-Gilles du Gard.

de Saint-Thierry, où l'on s'intéressa vivement à saint Gilles : il fut introduit au XII[e] siècle dans le martyrologe du monastère, à la date du 1[er] septembre, fête traditionnelle des évêques Sixte, Sinice et Nivard. Par ailleurs, deux bréviaires de la fin du même siècle le mentionnent dans le sanctoral et les litanies, et l'on sait que la bibliothèque conservait un manuscrit — du XII[e] siècle — de la *vita sancti Aegidii* (53). Il est plausible de dater l'introduction de saint Gilles à Saint-Thierry de l'abbatiat de Rodolphe — v. 1080-1112 — puisque celui-ci est l'un des trois clercs de notre région cités dans le nécrologe de Saint-Gilles du Gard, rédigé par le bibliothécaire Pierre Guillaume en 1128 (54).

Trois autre églises étaient dédiées à saint Gilles : les paroissiales de Mohon, dépendance de l'abbaye de Mouzon et citée pour la première fois en 1291, de Buzy, succursale de Massiges, et la chapelle *sita in domo Baudeloti, quondam armigeri* à Trugny, d'après le pouillé antérieur à 1312 (55).

Les diocèses de Laon et Soissons

Ces diocèses n'accueillirent pas le culte de saint Gilles avec la même ferveur. Les livres liturgiques ne fournissent que deux mentions antérieures à 1200, à Laon et à Morienval (56).

Reste le cas fort intéressant de l'église paroissiale Saint-Gilles de Nogent-sous-Coucy, toute proche et dépendante du monastère

---

53. Cf. respectivement : Dom J. DUBOIS, Le calendrier et le martyrologe de l'abbaye de Saint-Thierry au Moyen-Age, *Saint-Thierry. Actes du colloque international d'histoire monastique*, Saint-Thierry, 1979, p. 198-199 ; LEROQUAIS, *Bréviaires*, IV, 57-58 ; Reims, B. M., ms 1409 (il s'agit du seul manuscrit d'une vie métrique de saint Gilles, éditée par E. C. JONES, *Saint Gilles. Essai d'histoire littéraire*, Paris, 1914, p. 123-136). Signalons aussi que saint Gilles était vénéré à Saint-Remi de Reims à la fin du XII[e] siècle, mais le lendemain de sa fête traditionnelle — soit le 2 septembre — Cf. LEROQUAIS, *Sacramentaires et missels*, I, 362 et *Bréviaires*, IV, 63 (au XIII[e] siècle).

54. Londres, British Museum, ms Add 16979, f° 15. Pour les dates de l'abbatiat v. *Gallia Christiana*, IX, 186.

55. Mohon, Ardennes, Charleville ; cf. F. POIRIER-COUTANSAIS, *Gallia monastica I. Les abbayes bénédictines du diocèse de Reims*, Paris, 1974. Buzy, Marne, Sainte-Menehould, Ville-sur-Tourbe, vill. disparu ; cf. le compte de 1362 dans A. Longnon, *Pouillés de la province de Reims*, 2 vol. Paris, 1904-7. Trugny, Ardennes, Rethel, cne Thugny - Trugny ; cf. *ibid.* Attaché surtout aux manifestations les plus anciennes, nous ne retenons pas ici l'église paroissiale de Brévilly (Ardennes, Charleville, Mouzon), qui apparaît dans les documents médiévaux comme dédiée - Notre-Dame (cf. le pouillé antérieur à 1312). Son patron actuel est saint Gilles ; nous ignorons malheureusement à quelle époque eut lieu le transfert de titulaire. C'est l'inverse qui s'effectua à Mohon, où l'église est dédiée maintenant à saint Lié. Quand il est possible de les dater, ces glissements de titulaire sont hautement significatifs de la popularité d'un culte.

56. LEROQUAIS, *Bréviaires*, I, 275 (Morienval) et II, 155 (Laon).

bénédictin de Nogent, au diocèse de Laon, fondé en 1076. La date de sa création n'est pas connue, mais on peut la rattacher avec quelque vraisemblance à saint Geoffroy (v. 1095-1104), son deuxième abbé, qui avait une particulière dévotion pour saint Gilles ([57]).

Après ces longues analyses de type monographique, rendues surtout nécessaires par l'effacement des deux prieurés de Saint-Gilles de Gard — rappelons par exemple que dom Marlot, suivi par bien d'autres, ignorait Acy et rattachait Dun *« à une abbaye d'Auvergne »* —, il convient de dégager les traits fondamentaux de la diffusion du culte de saint Gilles dans ces régions de France du nord.

III. — L'origine du culte de saint Gilles en Champagne : Conclusions et hypothèses

Son ampleur

Il est d'un très vif intérêt de mesurer l'ampleur locale du culte de saint Gilles par rapport aux régions voisines. En dehors de tout autre critère disponible, la statistique des patronages d'églises fournit une approche significative. Rappelons donc que c'est un peu moins d'un trentaine de sanctuaires qui ont pu être répertoriés dans l'ouest de la Lorraine et la Champagne au sens large ; à l'intérieur de cette vaste zone, il est clair que la Lorraine, même étendue jusqu'aux Vosges, n'a guère connu saint Gilles. Restent donc les régions situées entre les hautes vallées de la Seine et de la Meuse : dans celles-ci, on retiendra, pour simplifier les comparaisons, qu'on n'y trouve jamais plus de deux paroissiales Saint-Gilles par diocèse — deux pour Reims et Meaux, une à Langres, Sens, Troyes, Meaux, Laon, Trèves, Verdun —.

Ces chiffres permettent d'affirmer que la Champagne n'est pas une région de très grand développement de ce culte ; on est loin des treize églises ou chapelles dédiées à saint Gilles dans le diocè-

---

57. Elle est signalée par l'abbé LEDOUBLE, *Etat religieux ancien et moderne des pays qui forment aujourd'hui le diocèse de Soissons.* Soissons, 1880, p. 253. Son origine est connue : Geoffroi, enfant, était élevé au monastère de Mont-Saint-Quentin (près de Péronne) quand y eut lieu un miracle de saint Gilles : un incendie, né dans un oratoire qui lui était dédié, épargna le calice et les reliques, qui furent transférées par la suite dans l'abbatiale. Ce miracle est rapporté dans la Vie de saint Geoffroi, *AA.SS.* 8 nov., t. III, p. 889-994. Il faudrait aussi étudier le problème de la diffusion du culte de saint Gilles dans le diocèse d'Amiens — rien moins que 13 églises ou chapelles — dont saint Geoffroi fut évêque de 1104 à 1115. Nogent-sous-Coucy, Aisne, Laon, Coucy-le-Château, cne Auffrique-et-Nogent.

se du Mans, ou encore des onze paroissiales de celui d'Amiens (58). L'Ile-de-France, l'Ouest dans son ensemble semblent l'avoir davantage vénéré, de même que la Belgique et les deux départements français du nord, bien étudiés par l'abbé Rembry, où l'on connaît vingt-deux paroissiales pour neuf diocèses (59).

Ces dénombrements, pour généraux et imprécis qu'ils soient, montrent clairement que les diocèses champenois ne furent pas une zone de particulière implantation pour le culte de saint Gilles. C'est plutôt par les modalités de sa diffusion qu'ils constituent un champ d'étude intéressant.

Sa datation

Il convient également de dater précisément l'arrivée de ce culte. Rappelons-en les principaux jalons : vers 1060, ce saint est célébré dans la liturgie d'une abbaye troyenne ; en 1064, l'église de Saint-Hubert est fondée, les prieurés d'Acy en 1088, de Dun en 1093. Ces événements importants et bien datés, qui attestent la grande vogue du culte de saint Gilles sont tous de la deuxième moitié du XI[e] siècle, ou plus tardifs. Dans ces conditions, il faut situer sa diffusion dans le courant du XI[e] siècle et non pas antérieurement.

Cette chronologie n'est pas en contradiction avec celles relatives aux régions de l'Ile-de-France ou de la Loire, où les plus anciennes mentions remontent à la première moitié du XI[e] siècle, ce qui laisse penser à l'exemple du Berry bien connu par une étude récente et minutieuse, qu'on doit y considérer « *la fin du X[e] siècle et le début du XI[e] siècle comme époques assurées du culte de saint Gilles* » (60).

La Champagne fut donc touchée à une date légèrement plus tardive que les pays au sud de la Seine, et qui semble être celle où le culte de saint Gilles pénétra en Belgique, en Hongrie, en Pologne, peut-être en Angleterre (61). Au total, ces remarques, qu'il conviendrait de vérifier par une enquête générale sur le culte de saint Gilles en Occident, laissent penser que la dévotion au

---

58. J. de KERVAL, *Saint Gilles. Sa vie, son culte*, Le Mans, 1875, p. 26-27. Abbé CORBLET, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, Arras, 1874, IV, p. 304.

59. E. REMBRY, *op. cit.*, t. II. Il manque une étude sérieuse sur les autres régions de France septentrionale. Quelques renseignements incomplets pour les diocèses de Paris et Chartres dans de Kerval, *op. cit.*, p. 24-25.

60. Voir *supra*, notes 22 et 33. Cf. l'article de Ch. E. Roth, cité note 2, p. 21.

61. En ce qui concerne l'actuelle Belgique, il faut abandonner l'opinion encore admise par Rembry, II 9 et 281-312, qui attribuait la première mention du culte à la fondation de l'abbaye Saint-Gilles de Liège par l'ermite Goderan, à la fin

saint abbé s'est lentement diffusée dès le X^e siècle depuis la région nîmoise, puis a connu une brusque généralisation dans l'Europe chrétienne à partir du milieu du XI^e siècle.

Ces remarques préliminaires faites, il devient nécessaire de s'attacher aux questions fondamentales : les causes du succès de saint Gilles et, par conséquent, l'examen des milieux et des hommes qui l'introduisirent dans des diocèses où il était inconnu. Une conclusion s'impose : le lien avec l'ordre monastique.

Culte de saint Gilles et monastères bénédictins

L'abbé Rembry signalait déjà, à propos de la plupart des églises qu'il répertoriait, leur dépendance vis-à-vis des abbayes bénédictines. Il est clair qu'il en va de même en Champagne : sur douze paroissiales, neuf relevaient de monastères — Montiéramey, Saint-Seine, Nogent, Saint-Maur-les-Fossés, Saint-Rémi de Reims, Saint-Hubert, Juvigny-sur-Loison —. Une remarque semblable vaut pour les mentions de saint Gilles dans les livres liturgiques et pour les prieurés qui lui furent dédiés. Seul, le diocèse de Sens voit ce saint associé à des possessions canoniales.

Sur la cause de ce succès auprès des moines, il n'y a pas de difficultés d'explication, puisque saint Gilles passait pour le fondateur et le premier abbé du monastère dont il devint l'éponyme (62). Bien entendu, tous les établissements monastiques champenois ne se firent pas les propagandistes de cette dévotion, ce qui ne saurait surprendre à une époque où le culte des saints progresse au hasard des relations plus ou moins étroites entre les monastères.

Une très étonnante particularité reste à noter : à trois reprises, à des centaines de kilomètres de distance, on relève une église paroissiale Saint-Gilles établie à côté d'une abbaye, pour la des-

---

du X^e siècle. La dotation exacte, vers 1080, a été rétablie (v. en dernier lieu, Ch. DEREINE, *Les chanoines réguliers au diocèse de Liège avant saint Norbert*, Louvain, 1952, p. 125). Pour l'Europe centrale, cf. Th. DUNIN-WASOWICZ, Saint-Gilles et la Pologne, *op. cit.* Pour l'Angleterre où saint Gilles est très répandu, v. les remarques d'E. REMBRY, I, 111, et II, 376-7 (premier exemple signalé en 1101). L'Empire semble avoir été touché un peu plus tardivement (début du XII^e s.). Cf. les églises signalées par STILTING, l'éditeur de la *Vita sancti Aegidii*, *AA.SS*, t. I, p. 287 sq.

62. Remarquons qu'à Liège (v. supra, n° 61), le patronage de saint Gilles est lié à une fondation de type érémitique, ce qui ne peut étonner vraiment puisque, d'après sa *vita*, le saint vécut une partie de son existence en solitaire. Ce n'est pas, toutefois, cet aspect qui fut privilégié au XI^e siècle, du moins en Champagne. Ch. E. ROTH (art. cit., p. 21) signale également dans le diocèse de Bourges « le rôle prépondérant des abbayes bénédictines dans la diffusion du culte de saint Gilles ».

serte des laïcs vivant autour de l'établissement : à Saint-Hubert, Saint-Seine et Nogent-sous-Coucy. Cela donne à notre sens, la mesure de la grande vogue de saint Gilles à la fin du XI[e] siècle, puisqu'on n'a pas hésité à confier à son patronage le second sanctuaire de l'agglomération. Cette remarque signifie également que la période de diffusion du culte de saint Gilles correspond à une époque de réorganisation de l'encadrement religieux des laïcs : les abbayes jugent nécessaire une église propre à leurs dépendants, et donc ne veulent pas ou plus l'assurer dans leur abbatiale (63). De telles décisions seraient à étudier dans le cadre des rapports entre les moines et le ministère paroissial.

Un dernier point : pourquoi ce culte fut-il accueilli dans certains établissements et non dans d'autres ? C'est là qu'intervient une hypothèse plus générale.

Culte de saint Gilles et réforme grégorienne

Quiconque connaît l'histoire religieuse de la France du nord au XI[e] siècle a pu remarquer les liens des introducteurs du culte de saint Gilles avec les milieux réformateurs de l'Eglise.

L'exemple le plus connu est celui de l'archevêque de Reims Renaud, successeur du simoniaque Manassés déposé par Grégoire VII. C'était un proche d'Urbain II, qui l'appela à Rome en 1090 et lui confirma le droit des archevêques rémois à sacrer le roi de France, et un partisan des courants nouveaux du monachisme, comme nous l'avons précédemment indiqué. L'abbé Thierry 1[er] de Saint-Hubert comptait également parmi les grégoriens et son établissement fut *« le monastère qui prit le plus tôt et le plus nettement position en faveur de la cause pontificale »*. Lui-même fit sept fois le voyage de Rome et obtint de Grégoire VII un privilège qui plaçait l'abbaye sous la tutelle du Saint-Siège (64).

Saint Geoffroi, deuxième abbé de Nogent-sous-Coucy, fut aussi un partisan de la réforme ecclésiastique (65). Il convient enfin de citer le cas, non encore mentionné, de Rodolphe, abbé de Saint-Vanne de Verdun entre 1075 et 1099, qui figure au nécrologe

---

63. Le cas est surtout net à Saint-Hubert, où la *vita Theodorici abbatis* précise que l'abbé *sacerdotem ipse instituerat* dans l'église Saint-Gilles qu'il avait fait construire *non longe vero a exterioris atrii* (*monasterii*). REMBRY, I, 391, n° 1. A noter aussi l'exemple de Watten, au diocèse de Cambrai. Cf. *infra*, note 67.

64. E. de MOREAU, *Histoire de l'Eglise en Belgique*, t. II, Bruxelles, 1945, pp. 193-197.

65. *Vie des saints et bienheureux par les Bénédictins de Paris*, t. XI, p. 274-278, Geoffroi alla deux fois à Rome.

de Saint-Gilles du Gard et qui fut l'un des chefs du parti grégorien en Lorraine (66).

Il existe donc plus qu'une convergence entre les promoteurs du culte de saint Gilles et les clercs qui prirent position en faveur de la Papauté, d'autant que cette relation semble se retrouver en dehors des diocèses ici étudiés (67). Comment l'expliquer ? En premier lieu, par la situation même de Saint-Gilles du Gard, monastère lié à la Papauté et étape vraisemblable des clercs faisant route vers Rome. Mais il y a plus. Il faut pour cela relire la *vita sancti Aegidii,* rédigée au X^e^ siècle, alors que l'abbaye était l'objet d'une contestation entre l'évêque de Nîmes, possesseur de droits légitimes sur l'établissement, et la Papauté qui y avait acquis un droit de propriété à la fin du IX^e^ siècle. La *vita* rapporte qu'à la fin de sa vie, saint Gilles, prédisant des difficultés futures, jugea prudent d'aller à Rome soumettre son monastère à la juridiction de saint Pierre : le Pape lui accorda le privilège demandé (68).

On comprend dans ces conditions ce qui contribua à l'accueil fait à saint Gilles : à l'époque du renforcement du Siège romain et du développement de l'exemption monastique, saint Gilles, par son voyage à Rome et surtout par son souci de soumettre son abbaye à la juridiction papale, put apparaître comme un des modèles hagiographiques les plus acceptables par le clergé rénové et, en définitive, comme le prototype de l'abbé grégorien du XI^e^ siècle (69).

---

66. Nécrologe de Saint-Gilles du Gard, *ms. cit.,* f° 5 v°. Sur son rôle, v. H. DAUPHIN, L'abbaye Saint-Vanne de Verdun et la querelle des Investitures, *Studi Gregoriani,* t. I, 1947, p. 237-261.

67. Citons le cas de l'abbaye de chanoines réguliers de Watten, au diocèse de Cambrai, où, là encore, l'église paroissiale était dédiée à saint Gilles. Cf. REMBRY, II, 23 et 370. Cet établissement fut fondé vers 1072, et d'après E. de MOREAU, II, 213, c'était « le monastère le plus grégorien des Flandres ». Ce lien entre saint Gilles et les Grégoriens ne pourrait-il expliquer l'absence de son culte en Lorraine ?

68. E. C. JONES, *Saint Gilles. Essai d'histoire littéraire,* § 22 et 23 de l'édition, p. 110-111. Sur la contestation entre Rome et Nîmes, v. JONES, p. 18-35 et E. MAGNOU-NORTIER, *La société laïque et l'Eglise...,* p. 362 et 406-8, dont les conclusions sont légèrement différentes.

69. Toutefois, saint Gilles n'apparaît pas parmi les saints dont le culte a été soutenu et systématiquement diffusé par la Papauté grégorienne, d'après le travail — inachevé — de C. H. BRAKEL, Die vom Reformpapstum geförderten Heiligenkulten, *Studi Gregoriani,* IX, 1972, pp. 240-311.

Une dernière question ne peut manquer d'être ici posée, bien que dépassant notre cadre géographique : quelle a pu être la part de Cluny dans cette évolution, compte tenu du fait que saint Gilles figure au Moyen Age parmi les saints

Cette réussite apparaît évidemment comme un coup de maître des moines de Saint-Gilles du Gard, qui, pour échapper à la tutelle épiscopale, misèrent sur une Papauté lointaine et ainsi favorisèrent leur essor quand Rome sortit de son effacement.

Ainsi le culte de saint Gilles se diffusa en France du nord-est sous l'égide des moines et tout particulièrement des Grégoriens. A ce titre, il apparaît lié à un milieu très différent de celui qui le favorisa en Hongrie, où c'est le roi lui-même qui fonda Saint-Gilles de Somogyvar ; en Pologne, où sa dévotion fut en rapport avec les trois puissants groupes dirigeants du pays (70) ; dans l'Empire, où l'on relève, parmi les fondateurs de monastères dédiés à saint Gilles, la marquise Gertrude et son gendre Lothaire de Supplimbourg — alors duc de Saxe —, et l'empereur Conrad III en personne (71) ; en Angleterre, où la léproserie Saint-Gilles de Londres fut créée par la reine Mathilde, épouse d'Henri 1er (72). On ne saurait imaginer culte plus aristocratique ; rien de tel en Champagne, où les comtes n'ont pas promu sa dévotion, ni, nous a-t-il semblé, dans le royaume de France (73).

« typiquement clunisiens » ? Une enquête dans les plus anciens livres liturgiques semble montrer que saint Gilles ne s'y introduit pas avant la deuxième moitié, voire le dernier tiers du XIe siècle, soit au moment où Saint-Gilles du Gard passe sous l'autorité du monastère bourguignon (vers 1070). Cluny ne nous paraît donc pas être fondamentalement à l'origine de la diffusion du culte. Cf. G. de VALOUS, *Le monachisme clunisien des origines au XVe s.*, *Paris*, 1935, p. 397 et 406 ; L. DELISLE, *Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Fonds de Cluny*, Paris, 1884 ; J. VEZIN, Une importante contribution à l'étude du scriptorium de Cluny à la limite des XIe et XIIe s., *Scriptorium*, XXI, 1967, p. 312 sq. Quant à la *vita s. Aegidii*, on n'en trouve aucune trace dans les inventaires anciens. Cf. A. WILMART, Manuscrits liturgiques de Cluny, *D.A.C.L.*, III, 1914, col. 2074-2079 et id., Le convent et la bibliothèque de Cluny vers le milieu du XIe s., *Revue Mabillon*, XI, 1921, p. 89 sq. La question mériterait d'être reprise plus systématiquement et dans un contexte plus large.

70. C'est la conclusion essentielle de l'article de Th. DUNIN-WASOWICZ, Saint Gilles et la Pologne, *op. cit.*

71. D'après le Bollandiste STILTING, *AA.SS.*, sept., t. I, p. 287 sq.

Compte tenu du rôle de saint Gilles dans la légende de Charlemagne — son intercession et ses prières lui auraient fait accorder l'absolution d'une faute si grave que l'empereur n'osait l'avouer à quiconque — il est permis de se demander si cette pénétration n'est pas liée à la cristallisation du souvenir du grand empereur vers le milieu du XIIe s. en Allemagne. Sur ce point, voir R. FOLZ, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Paris, 1950, p. 167-9.

72. Cf. REMBRY, I, 111.

73. Encore qu'au témoignage d'Helgaud de Fleury, le roi Robert le Pieux vint en pèlerinage à Saint-Gilles du Gard. *Vie de Robert le Pieux*, éd. R. M. BAUTIER-G. LABORY, Paris, 1965, p. 126.

L'examen du culte de saint Gilles dans nos régions ne fait donc qu'ouvrir quelques pistes à une recherche qui devrait être conduite sur un espace beaucoup plus vaste. Ce n'est qu'à ce prix que des conclusions vraiment significatives pourront être tirées.

IV. — Quelques aspects du culte de Saint Gilles à la fin du Moyen Age

Après la période de diffusion vint le temps de la généralisation du culte, que l'on peut dater approximativement de la deuxième moitié du XII[e] siècle. L'examen des livres liturgiques montre par exemple qu'au XIII[e] siècle saint Gilles était honoré dans tous les diocèses champenois sans exception. Il conviendrait à ce stade de faire une analyse systématique de la popularité du saint, dans les différentes formes et les différentes phases de sa vénération. Faute d'une documentation appropriée ont seuls été analysés trois aspects permettant des conclusions nettes : l'anthroponymie, l'iconographie, et d'après une source précieuse, l'étude d'un pèlerinage local dans le cours du XV[e] siècle.

La diffusion du prénom Gilles

Vu l'absence de toute source globale comparable aux registres paroissiaux de l'époque moderne, il est impossible de mesurer l'ampleur de la diffusion du prénom Aegidius et de ses dérivés romans Gilo et Gilles. On peut toutefois essayer de repérer les variations chronologiques de son emploi et, dans ce but, un graphique de fréquence du prénom a été établi, demi-siècle par demi-siècle, d'après les listes épiscopales, abbatiales et décanales de la *Gallia Christiana,* pour les diocèses champenois et environnant cette région — soit Reims, Laon, Soissons et Châlons-sur-Marne ; Sens, Troyes et Meaux ; Langres ; Verdun — (Fig. 2).

On ne saurait accorder à la courbe ainsi obtenue une valeur absolue ; il s'agit d'abord d'un échantillon faible, et qui présente le défaut grave de ne concerner que le clergé et davantage encore les classes sociales supérieures qui alimentaient ces bénéfices. Elle ne permet pas de savoir si le prénom était également diffusé dans les différents milieux sociaux. De plus, la précision chronologique de ce schéma est discutable dans la mesure où la *Gallia Christiana* ne fournit que les dates de prises de fonction, et non, bien sûr, celles des naissances. En conséquence, seules les tendances générales devront être retenues.

Ces précautions prises, les constatations ne manquent pas d'intérêt. Le point de départ de la diffusion du prénom est à placer

autour de 1150 ; dans la période antérieure durant laquelle diffèrent très sensiblement les règles d'attribution des noms, il faut remonter à la fin du VIII[e] s., avec un abbé de Ferrières, Gilo, et surtout fin VI[e] s. avec l'évêque de Reims Aegidius pour le rencontrer (74). Il semble certain qu'au haut Moyen Age, ce nom d'origine romaine n'a aucun rapport avec le culte du saint.

C'est donc vers 1150 qu'apparaît le prénom, pour connaître très vite un succès considérable : deux mentions dans la deuxième moitié du XII[e] s., six entre 1200 et 1250, quatorze entre 1250 et 1300. Cette popularité ne concerne pas uniquement les

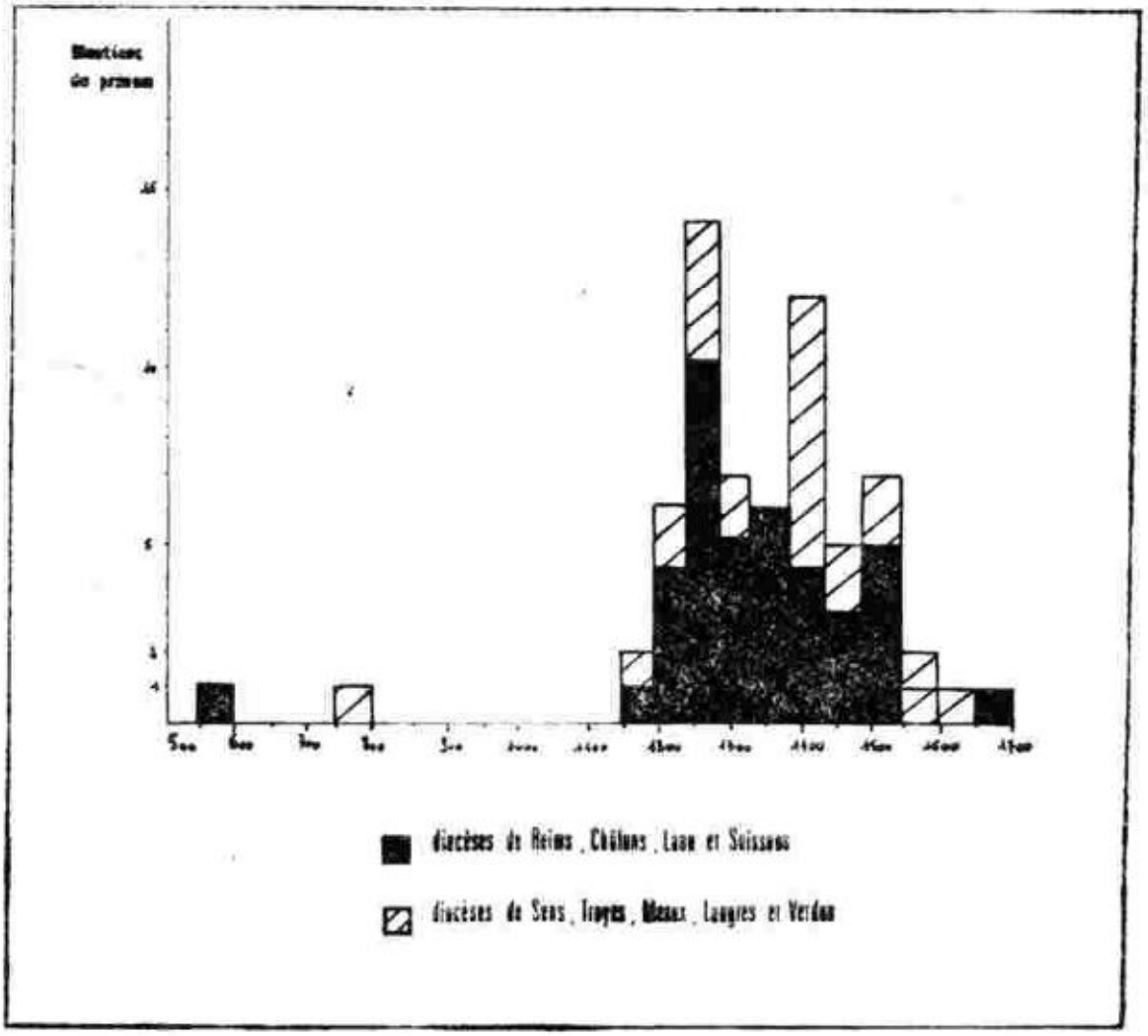

Fig. 2. - *Fréquence du prénom Gilles dans les listes de la* Gallia Christiana *de 500 à 1700*

74. Il faut rapprocher du premier un chef militaire, Aegidius, fils de Syagrius, qui joua un rôle important en Gaule du nord au V[e] siècle, JONES, *Saint Gilles*, p. 59).

clercs : quelques sondages dans les index onomastiques d'ouvrages régionaux d'histoire sociale confirment la vogue nouvelle du prénom chez les laïcs nobles à la même époque ([75]).

Dans les trois derniers siècles médiévaux, le prénom resta d'usage fréquent, sans qu'apparaissent clairement les raisons des variations constatées entre les demi-siècles successifs. A noter aussi qu'il fut davantage donné en Belgique seconde — 40 mentions sur 67 — qu'en Champagne méridionale et qu'il apparaît comme souvent choisi à Soissons, Laon, Sens, Reims, et abandonné à Châlons, Langres et Meaux. Rien toutefois de définitif ne saurait être conclu car on ignore si ces clercs étaient originaires du diocèse où ils firent carrière.

Le XVI[e] siècle est une période charnière : de 1500 à 1550, nombreux — sept — sont encore les ecclésiastiques ainsi prénommés, mais dans la deuxième moitié du siècle, on note une baisse très nette, qui se poursuivit au XVII[e] siècle. Les listes de la *Gallia* s'interrompant vers 1700, cette analyse n'a pu être menée plus loin ; il semble toutefois que ce ne fut qu'à la fin du XIX[e] siècle que le prénom retrouva un certain succès.

L'âge d'or du prénom se situe donc entre le milieu du XII[e] s. et la fin du XVI[e] s. On constate sans surprise que cette période correspond très exactement — quoiqu'avec un léger décalage chronologique — à la grande époque du culte de saint Gilles. Ce résultat est logique à un temps où la dévotion des fidèles pour leur patron de baptême est fortement marquée ; il appelle à une étude plus large sur les rapports entre culte des saints et choix des prénoms.

L'iconographie

De façon générale, l'étude de l'iconographie, analysée principalement dans les départements de l'Aube, de la Haute-Marne, des Ardennes, de la Meuse et de la Marne, n'infirme pas nos conclusions sur l'ampleur du culte et sa périodisation. De relevés sans doute incomplets, mais du moins significatifs, il ressort un ensemble de 25 représentations : treize statues, cinq vitraux — verrière complète ou panneau isolé —, deux toiles, une peinture murale, une sur manuscrit, une broderie — la chape de Montié-

---

75. M. Bur, *La formation du comté de Champagne*, cité note 21. M. Parisse, *La noblesse lorraine*, cité note 38. M. Grosdidier De Matons, *Le comté de Bar des origines au traité de Bruges*, Paris, 1922.

ramey —, une bannière de procession (76). Plusieurs ont déjà disparu ; la liste de tous ces objets figure en annexe à la fin de ce travail.

Plusieurs caractères se dégagent clairement : d'abord une répartition géographique tout à fait déséquilibrée : plus des trois quarts de ces pièces proviennent du diocèse de Troyes ; dans les autres départements, les représentations sont pratiquement réduites à l'unité. Ces objets d'art se localisent aisément sur la carte des lieux de culte : 15 représentations sur 25 sont conservées dans des églises dédiées à saint Gilles — six à Montreuil-sur-Barse, cinq à Saint-Gilles de Troyes, deux à Flabeuville, une à Saint-Gilles d'Acy-Marne) et une à Savières —. On ne peut tenir cela pour une preuve de grande extension du culte. Seule la région troyenne paraît avoir connu une particulière prédilection pour ce saint, comme le confirment trois verrières complètes retraçant divers épisodes de sa légende, et aussi la présence de statues et de vitraux dans quelques églises du centre diocésain, ou peu éloignées. Encore faudrait-il préciser que la floraison artistique troyenne du XVI^e^ siècle fausse peut-être les conclusions, en grossissant le phénomène.

En ce qui concerne la chronologie de ces œuvres, il faut remarquer que peu nombreuses — quatre — sont celles antérieures à 1500, et datant donc de l'âge d'or du culte ; sans doute doit-on y voir la conséquence des destructions et du vieillissement inévitable des matériaux. Celles du XVI^e^ siècle, en nombre de douze sont toutes troyennes. Reste un ensemble de huit pièces s'échelonnant du XVII^e^ au XIX^e^ siècle, au sujet desquelles il est peu tentant de voir un témoignage de ferveur particulière envers saint Gilles après 1600 — ce qui serait contraire aux conclusions précédemment énoncées —, car il s'agit d'œuvres de petite dimension (bâtons de confrérie, bannière de procession) ou faisant partie d'ensembles sculptés plus importants (statues d'applique de retables). D'ailleurs, à une exception près, ces objets d'époque moderne viennent de sanctuaires dédiés à saint Gilles. Signalons enfin l'absence de statues du XIX^e^ siècle, même sulpiciennes, ce qui confirme l'oubli où saint Gilles semble tombé à cette date (77).

---

76. Nos vifs remerciements vont à MM. les conservateurs des Antiquités et Objets d'art de l'Aube, de la Haute-Marne, de la Marne et des Ardennes, qui ont bien voulu nous ouvrir leurs fichiers, ainsi qu'à l'Inventaire général de Lorraine qui a accepté très libéralement de nous communiquer plusieurs photos.

77. Nos conclusions sont très semblables à celles de R. P. BERNARD, *Saint Thibaud dans l'histoire et dans l'art*, Mémoire de maîtrise sous la direction de M. Bur, Reims, 1973 (résumé dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Provins*, n° 131, 1977, p. 89-104), en ce qui concerne la chronologie — les œuvres médiévales sont rares, à la différence de celles du XVI^e^ siècle —,

Pour l'étude de l'iconographie elle-même, il est nécessaire d'abord de mettre à part les trois verrières troyennes — Saint-Nizier, Saint-André-les-Vergers, Les Noës — retraçant sa légende. En dépit de quelques différences mineures, on y retrouve les épisodes classiques de la *vita Aegidii,* les miracles de la biche, de la messe de saint Gilles, de la résurrection du fils du roi, du voyage auprès du Pape. On tient là une preuve supplémentaire de la diffusion de la légende et de sa grande notoriété auprès des clercs de la fin du Moyen Age.

Restent vingt-deux représentations du saint lui-même, statuettes ou panneaux de verrière pour la plupart. Dans cet ensemble domine l'impression d'une grande variété des caractères iconographiques. Deux attributs sont presque permanents : la crosse abbatiale — élément fragile et souvent disparu — et, bien sûr, la biche, rarement absente. Pour le reste, aucune unité réelle, ni dans les attributs complémentaires — la mitre, le livre —, ni dans le costume — abbé mitré avec la chape et l'étole ou simple moine —, ni dans l'attitude générale — bénisseur ou protecteur de l'animal — ni dans l'âge du saint — très jeune, adulte ou vieux —. En fait ces différentes variables se trouvent combinées, sans qu'il nous semble possible de discerner une évolution ou une cohérence quelconque. Par exemple, sur une série de quatre représentations conservées dans l'église Saint-Gilles et Saint-Victor de Montreuil-sur-Barse existent quelques points communs (la biche, la crosse, la robe monastique et la chape, l'absence de la mitre) mais n'apparaît aucune copie d'une œuvre sur l'autre :

— un vitrail du XVI[e] siècle représente le saint très âgé, avec un geste protecteur envers la biche ;

— une statue du même siècle le représente à l'âge adulte, dans une attitude bénissante et dynamique ;

— un bâton de confrérie, du XVIII[e] siècle le figure adulte, dans une pose statique et protégeant l'animal *(ill. 4).*

— une bannière de procession du XIX[e] siècle le montre très

---

et la localisation — le saint est représenté là où il est honoré, et très peu ailleurs. — De cette similitude, deux explications contradictoires peuvent être proposées :

1) Les deux saints ont connu des *gloriae posthumae* comparables : naissance et âge d'or du culte jusqu'au XVI[e] siècle, déclin ensuite ; ampleur moyenne du culte.

2) Cette ressemblance est purement fortuite, car elle dérive de facteurs étrangers à l'histoire religieuse : l'histoire du goût, de l'activité artistique et des destructions. On peut se demander, en effet, si l'on n'obtiendrait pas des courbes semblables pour la grande majorité des cultes de saints en Champagne.

jeune, tenant un livre — absent ailleurs — et dans une position figée, la biche appuyée contre lui.

En fait, malgré ces variations, saint Gilles a été le plus souvent figuré suivant deux types iconographiques principaux, inégalement représentés :

— le premier est très abondant : saint Gilles en simple moine, vêtu d'une robe bénédictine et d'une chape, la crosse à la main — abbatiat oblige —. On le trouve ainsi du XV[e] siècle — Saint-Gilles (Marne) —, aux XVIII[e] s. — Osnes (Ardennes) — et XIX[e] siècles — Montreuil (Aube) —. Dans ce cas, un intérêt tout particulier a été apporté à la biche : appuyée sur ses pattes de derrière contre les jambes du saint, souvent de bonne taille — notamment dans la belle statue de Saint-Gilles (Marne) *(ill. 1)* —, elle constitue toujours un morceau de sculpture plein de fraîcheur et de saveur, et contribue à souligner le caractère intercesseur du saint *(cf ill. 2 et 4)*.

— A ce saint Gilles agreste s'oppose, plus rare, l'abbé mitré, solennel et richement vêtu. On le trouvait à Saint-Gilles de Troyes « coiffé d'une mitre précieuse par sa richesse ». Il subsiste à Flabeuville (Meurthe-et-Moselle) *(ill. 3)*, ganté, vêtu d'une longue robe, surmonté d'une haute mitre à fanons et double corne. Dans cette catégorie, la biche, absente ou placée au pied du saint ne joue qu'un rôle d'identification iconographique. En réalité, ces statues renvoient plus au type général de l'évêque (la crosse, la mitre) qu'à l'image traditionnelle de notre saint. Bien entendu existent des cas intermédiaires.

En définitive, en Champagne, le thème de la biche a colonisé presque complètement l'iconographie de saint Gilles, au détriment d'autres scènes. Il a, dès lors, imposé une atmosphère générale de pittoresque, de merveilleux et de sentimentalité un peu fade, qui a cependant permis aux artistes locaux d'exprimer toute leur spontanéité sur un sujet populaire.

Reliques, pèlerinage et miracles de saint Gilles à Buzy, diocèse de Reims, au XV[e] siècle

Un des premiers textes concernant saint Gilles en Champagne, le récit de la fondation du prieuré d'Acy, en 1088, mentionne la guérison d'une femme atteinte de paralysie des mains, par l'effet d'une bénédiction avec le reliquaire (78) : Gilles fut l'un des grands saints thaumaturges de l'Occident médiéval. De cette activité, peu d'exemples régionaux ont été conservés, à l'exception d'un pèleri-

78. *Liber miraculorum Sancti Aegidii*, cité note 25 : *de muliere manibus contracta.*

nage local, dont le souvenir a survécu en raison d'un transfert de reliques vers une ville prestigieuse, de l'établissement d'un dossier d'authentification et de l'excellent travail d'édition et de commentaire d'un érudit brugeois du XIX[e] siècle, l'abbé Rembry ([79]).

1°) Ces documents furent rédigés à l'occasion d'un processus d'authentification de reliques arrivées en 1466 à l'église paroissiale Saint-Gilles de Bruges. Elles étaient à l'origine conservées dans l'église d'un village du diocèse de Reims, Buzy, au doyenné de Cernay-en-Dormois ([80]). Cette paroisse, *propter guerras illis in partibus plurimum ac diutius vigentes*, était au milieu du XV[e] siècle désertée de ses habitants installés dans les agglomérations voisines, notamment à Cernay ; son église était abandonnée, ouverte à tous les vents et sans pasteur. Mais, ajoute plaisamment un des textes, les bergers, *pastores*, y gardant leurs moutons, pouvaient, eux, y entrer tous les jours. Pourtant les reliques de saint Gilles ne cessaient pas d'y être honorées avec toute la révérence souhaitable par un grand nombre de pèlerins ([81]).

En 1453, un noble franc-comtois, Etienne de Grachaut, écuyer, seigneur d'Ollans et *familiaris domesticus* du seigneur d'Oizelette, lui-même seigneur de Cernay-en-Dormois vint, souffrant de fièvres, en pèlerinage à Buzy et fut guéri. Impressionné, il demanda une partie des reliques au seigneur du village, Jean de Rivières, et

---

79. Le livre de l'abbé Rembry est cité note 25. Précisons dès maintenant pour simplifier le système de notes que nous disposons de trois documents :

1) L'acte de donation des reliques par Guillaume de Grachaut à Saint-Gilles de Bruges, du 1[er] septembre 1486, édité par REMBRY, tome II, p. 525-527 (cité A).

2) Les rapports des envoyés des vicaires généraux de Reims à Buzy, rédigé en 1485, édité t. II, p. 526-538 (cité B).

3) Le jugement d'authentification des vicaires généraux de Reims du 1[er] mai 1486, édité t. II, pp. 537-541 (cité C). L'ensemble du dossier est longuement analysé par l'abbé Rembry, tome I, p. 401-443.

80. Le doyenné et ses vicissitudes au XV[e] siècle viennent de faire l'objet de l'étude précieuse de S. Guilbert, Destructions et reconstruction dans deux doyennés du diocèse de Reims au XV[e] siècle, *Mémoires de la société d'agriculture... de la Marne*, XCIII, 1978, pp. 115-134. Buzy y est signalé comme le seul village définitivement déserté de cette région (p. 118). Il était encore peuplé au début du XV[e] siècle, puisqu'un des témoins de l'enquête (B, p. 533) y était né vers 1405. A la fin du siècle, il est *omnino desolata et viduata* (B, p. 529), mais son souvenir se maintient encore très précisément dans les structures religieuses (*J. Perard, presbyter curatus ecclesiarum parochialium de Massiges et Buzeyo.* B, p. 534) et seigneuriales (*Johannes de Rivières, dominus temporalis de Buzeyo.* B, p. 531).

81. C, p. 538.

aux paroissiens réfugiés à Cernay ([82]). Soutenu par le seigneur de Cernay, il obtint un os du bras, authentifié par le curé et l'installa, dans son pays, en l'église de Rougemont, au diocèse de Besançon ([83]).

Treize ans après, en septembre 1466, la relique fut remarquée par des nobles flamands proches du duc de Bourgogne Philippe le Bon, qui la demandèrent au curé de Rougemont et au successeur d'Etienne de Grachaut. Moyennant certaines conditions — un service anniversaire, les armes de Guillaume sur la châsse, et... cent écus —, ceux-ci acceptèrent de s'en séparer ([84]). Le 14 mai 1468, le curé de Saint-Gilles de Bruges reconnut avoir reçu la relique.

L'arrivée de celle-ci ne semble pas avoir eu le retentissement souhaité. Douta-t-on de son authenticité ? On peut le présumer, puisque assez longtemps après, début 1485, le curé de Saint-Gilles de Bruges, les marguilliers et la communauté de la paroisse effectuèrent une démarche auprès de leur métropolitain, l'archevêque de Reims, Pierre de Laval (1472-1493) pour prendre les informations nécessaires à l'établissement de l'authenticité des reliques. L'archevêque étant non-résident, les vicaires généraux de l'archidiocèse envoyèrent deux notaires jurés de l'officialité, les clercs Jean de Mercatte et Jean Maillefer, sur place, à Buzy, pour interroger les témoins compétents et rédiger un rapport concernant les reliques ([85]).

A Cernay-en-Dormois et Ville-sur-Tourbe, les 11 et 12 mars 1485, témoignèrent dix personnes, notables — curés, maires, marguilliers — ou gens âgés, ou les deux ensemble comme l'auteur de la déposition la plus intéressante, Pieresson Pérard, 80 ans, natif de Buzy, clerc veuf et *custos sive matricularius* de Ville-sur-

---

82. Il est assez surprenant de constater que la demande d'Etienne de Grachaut s'adresse au seigneur de Buzy ainsi qu'à ses anciens habitants, plutôt qu'aux autorités ecclésiastiques, qui n'interviennent que pour l'authentification ; le curé de Massiges, dont Buzy dépendait en tant que succursale, n'apparaît pas. Est-ce une conséquence de la difficile situation spirituelle du doyenné après les guerres ? En ce qui concerne les laïcs, si on conçoit l'attachement des paroissiens à une relique protectrice, on ignore à quel titre le seigneur fut l'interlocuteur principal ? Est-il considéré comme une autorité coiffant la communauté paysanne ? A-t-il des intérêts matériels ou des droits sur le pèlerinage ? A un tout autre point de vue, l'accord demandé aux paroissiens montre que ceux-ci ne considéraient pas leur éloignement de Buzy comme définitif.

83. C, p. 538-9.

84. A, p. 525-6. L'abbé Rembry a soigneusement identifié, t. I, p. 405 sq, la famille de Grachaut et les Flamands. Tout ceci prouve la vénération de saint Gilles dans les milieux aristocratiques de Flandre à la fin du Moyen-Age.

85. B, p. 528-9.

Tourbe (86). Les résultats de l'enquête furent positifs quant à l'authenticité des reliques et, le 1er mai 1486 un jugement définitif put être rendu, avec une conclusion favorable par les vicaires généraux de Reims (87). Il s'ensuivit à Bruges de grandes manifestations de dévotion.

2°) Le dossier qui fut constitué à cette occasion permet aujourd'hui d'entrevoir le culte de saint Gilles à Buzy. L'attention des enquêteurs s'est concentrée sur les reliques elles-mêmes et la relative précision des témoignages concernant celles-ci ne peut surprendre. Nul, parmi les villageois interrogés, n'ignore qu'il s'agit d'os — *partes ossium* — de saint Gilles ; les prêtres font preuve de plus de connaissance : Jean Morifer, chapelain de Tahure sait que ce sont des ossements du vrai bras de saint Gilles ; quant à Jean Dupuis, curé de Bouconville, mais qui, jeune encore, était vers 1453 marguillier de Cernay, il peut préciser que la pièce donnée à Etienne de Grachaut était l'os cubital du bras, ou une partie de celui-ci (88).

Les reliques étaient conservées dans un petit coffret, que tous, ou presque, ont vu sur le maître autel de l'église. Les prêtres, qui ont pu l'approcher, savent qu'il était long de deux pieds, large d'un demi, et couverts de lames de cuivre doré et de bandes de fer (89). Un seul, Pieresson Pérard a une idée vraiment précise du reliquaire, et notamment de l'intérieur : les reliques étaient placées dans un premier coffret, entouré de soie et de toile blanche, lui-même déposé dans un autre coffert, plus grand et en bois, et couvert de lames de fer et de cuivre (90).

---

86. Cf. B. Parmi ces dix témoins, trois prêtres, deux laïques, et cinq clercs, veufs ou mariés, titulaires des ordres mineurs ou tonsurés. La proportion de ces derniers surprend ; notons qu'ils paraissent faire partie des élites locales : deux de ces clercs mariés sont maires — de Cernay et de Massiges — un autre marguillier — de Ville-sur-Tourbe. On peut conjecturer qu'ils forment dans les villages un groupe de gens dévots, attentifs à ce qui touche le culte, peut-être comparables aux fabriciens des XVIIIe et XIXe siècles. Sur les marguilliers et leur rôle, voir S. GUILBERT, *op. cit.*, p. 131-2.

87. Il s'agit du document C, p. 537-541, qui synthétise les informations contenues dans B. L'écart chronologique entre l'enquête sur place — mars 1485 — et le jugement définitif — mai 1486 — s'explique par le fait qu'un des notaires a dû aller à Bruges s'assurer que la relique conservée dans cette ville était bien celle remise à Etienne de Grachaut et donc accompagnée de la lettre d'authentification scellée et signée du curé de Cernay.

88. B p. 532.

89. Dépositions de Jean Dupuis (B, p. 532) et Jean Pérard, curé de Massiges (B, p. 535).

90. ... *Dicte reliquie erant sub clave clause et servate primo in quodam coffro sive scrinio ad modum feretri confecto, et deinde in quodam alio parvo coffro dicto magno coffro incluso, pannis sericeis ac lineis albis honeste circumvoluto...* B, p. 534.

La châsse ne retint pas longtemps l'attention des enquêteurs, intéressés au premier chef par le problème de l'authenticité, et ce fut sur les reliques elles-mêmes, leur aspect matériel comme leur puissance surnaturelle que les renseignements les plus précis ont été fournis. Des réponses des témoins se dégage une conception d'ensemble du sacré des reliques.

Pieresson Pérard est celui qui classe avec le plus de clarté les raisons de croire à leur authenticité : en premier lieu l'état excellent de conservation des reliques ; ensuite les miracles de tous ordres que celles-ci ont réalisés (91).

Aucune hésitation chez les fidèles interrogés quant à l'état des restes saints : voici ce qu'a rapporté Jean Manfilus, couvreur à Cernay : « *Le témoin croit en âme et conscience que les reliques parvenaient des reliques véritables et du corps de saint Gilles, puisque ces reliques qu'on gardait il y a quarante-cinq ans passés dans ce petit coffret, avaient une odeur semblable à celle des meilleurs parfums* » (92). P. Pérard, confirmant le fait, mélange le réalisme le plus cru à la préciosité : « *Ces os, nets de toute vermine, immaculés, exhalaient une odeur si douce, si suave, si pénétrante, qu'on eût cru la châsse remplie de baume et de parfums de toute espèce* » (93). Cette conviction était partagée autour de Buzy : Gilles Blanchet, maire de Cernay « *pour mieux s'en assurer, s'était permis d'approcher le nez des trous pratiques dans le coffret : il put constater, ce que tout le monde assurait, qu'il*

---

91. Le réflexe moderne d'en établir la provenance n'est pas exclu de la démarche des notaires, ou du moins des réponses des témoins : tous déclarent ignorer les origines des reliques ; Pieresson Pérard apporte la caution, si nécessaire au Moyen Age, de la coutume, en signalant leur présence à Buzy *ab antiquissimo tempore*. Mais ces enquêteurs, qui font preuve de multiples précautions et d'un grand souci de précision dans l'histoire récente des reliques — déplacement à Buzy, audition d'un nombre appréciable de témoins, voyage à Bruges pour vérifier la lettre d'authentification de 1453 — ne poursuivent pas dans le passé leurs investigations : l'enquête se borne aux événements proches ; pour le reste, confiance est faite à la tradition.

92. *Tenetque testis firmiter in ejus conscientia quod hujusmodi reliquie erant et processerant de veris reliquiis et corpore sancti Egidii, cum hujusmodi reliquie que, lapsis iam quadraginta quinque annis et amplius, ibi in quodam coffro parvo custodiebantur, odorabant ac si fuissent alique bone species* ». Et il ajoute « *et pariformiter crediderunt et adhuc credunt quamplures senes superviventes, qui alias dictas reliquias visitarunt et viderunt, et alii juvenes qui adhuc dictam ecclesiam ob amorem sancti Egidii et reliquiarum que dudum ibidem venerabantur, frequentant et visitant.* B, p. 530-1.

93. ... *et erant hujusmodi partes ossium a vermibus omnino munde et immaculate, dulcissimi odoris sive speciei optime et melliflue, redolentes ac si plene balsamis aut aliis speciebus fuissent.* B, p. 534.

sortait un parfum des plus agréables » (94). Souligné aussi par Jean Pérard, curé de Masisges, ce thème du parfum exhalé par le corps saint est un des plus anciens et des plus constants de l'histoire de la vénération des reliques (95).

Dans l'ordre des arguments, après l'état des reliques, vient le nombre élevé des guérisons opérées par celle-ci ; quatre des témoins y eurent personnellement recours et guérirent. On retrouve là le fait bien connu du miracle comme révélateur de la sainteté. Aux vertus thérapeutiques, Pieresson Pérard peut ajouter un autre fait miraculeux, de type fréquent dans la littérature hagiographique, celui de l'incendie épargnant les reliques : vers 1445, un pèlerin maladroit plaça devant la châsse un cierge enflammé qui mit le feu au coffret extérieur ; par miracle le second coffret, et donc les reliques — *« bien sèches et entourées de matières inflammables »*, note le témoin — furent retrouvées intactes, preuve évidente de leur *« grande et sainte vertu »* (96).

Tout cela emporte la conviction des enquêteurs. Un dernier point est abordé : où sont, en 1485, les reliques demeurées à Buzy lors de la partition ? Les réponses se font plus hésitantes : trois l'ignorent, deux ont entendu dire qu'elles étaient à Massiges. Seul le curé de ce village peut l'attester. On ne peut se défendre de l'impression que les reliques ont perdu beaucoup de leur puissance d'attraction en étant déplacées ; cela se confirme d'ailleurs par l'examen du pèlerinage lui-même.

3°) Ces documents fournissent aussi des renseignements sur un pèlerinage local à la fin du Moyen Age. Cet aspect n'étant abordé que de biais, il n'est pas possible de dresser un tableau complet des pèlerins et des dévotions (97) ; néanmoins les détails significatifs ne manquent pas.

C'est d'abord un pèlerinage tout à fait spécialisé : saint Gilles était invoqué à Buzy contre la fièvre, conformément à une de ses vertus traditionnelles, la guérison d'une jeune fille atteinte par la fièvre figurait dans la *vita s. Aegidii* (98). Voilà une illustration

---

94. Rembry, I, 439. Cf. document B, p. 532.

95. Des indications dans P. Riché, *La vie quotidienne dans l'Empire carolingien*, Paris, 1975, p. 224.

96. B, p. 534. Nous avons déjà signalé, note 57, un miracle semblable à l'abbaye de Mont-Saint-Quentin.

97. Comme celui procuré — pour une période plus ancienne — par P. A. Sigal, Maladie, pèlerinage et guérison au XII[e] siècle. Les miracles de saint Gibrien à Reims, *Ann. E. S. C.*, 1969, n° 4, p. 1522-1539.

98. Cf. l'édition de E. C. Jones, *op. cit.*, p. 106. La protection apportée par saint Gilles contre la fièvre n'est pas étrangère, dit-on, à la localisation de son monastère, environné de marais au Moyen-Age.

supplémentaire de l'évolution du culte des saints vers des types déterminés d'intervention ou de protection.

Rien parmi les sources ne permet d'en définir très exactement la fréquentation : on y trouve des hommes comme des femmes, des jeunes comme des adultes ; l'un des témoins y vint vers 15 ans, un autre vers 38. Le rayonnement n'est pas moins difficile à apprécier : il ne s'agit sans doute pas d'un pèlerinage à grande distance ; le cas du franc-comtois Etienne de Grachaut qui le visita n'est pas recevable, puisqu'il avait des attaches à Cernay. A noter que deux témoins précisèrent dans les mêmes termes qu'à cette époque (vers 1450), en vertu d'une opinion répandue dans les villages circumvoisins de Buzy, celui qui était atteint de fièvre ne se connaissait d'autre remède que l'invocation, la vénération et la visite des reliques de saint Gilles (99). C'est à ce stade local qu'il faut vraisemblablement s'arrêter ; rien ne laisse présumer par exemple que les notaires rémois envoyés à Buzy avaient eu antérieurement connaissance de ce pèlerinage.

Quant aux rites et aux pratiques suivis à Saint-Gilles de Buzy, la plupart des dépositions se contentent de rappeler, en termes généraux, les *oblationes, vota et aliae solemnitates,* les *elemosinae et devotiones.* Une anecdote apprend que des pèlerins plaçaient devant la châsse un cierge allumé.

Le seul témoignage explicite concerne une période postérieure au transfert définitif des reliques hors du village, où s'est néanmoins maintenu, « *suivant l'antique usage* », le pèlerinage à saint Gilles. On lit à propos de Jean Morifer, en 1485 prêtre chapelain de Tahure : « *passé quinze ou seize ans* (vers 1462), *comme il souffrait de la fièvre, ses parents le menèrent à Buzy ; il coucha dans l'église, but d'une certaine eau, dite de saint Gilles, fit son offrande, et plein de confiance dans l'intercession de ce saint dont les reliques se conservaient autrefois en ce lieu, il obtint sa guérison* » (100).

Il s'agit donc de gestes classiques : l'offrande, la nuit de prière passée dans l'église. Plus rare est peut-être le fait de boire de l'eau consacrée au saint : sans doute faut-il y voir le symbole d'une eau purificatrice du corps comme celle du baptême l'est de l'âme. On remarquera également que cette piété villageoise sait se passer de la présence des reliques, et aussi mettre le saint à sa vraie place d'intercesseur auprès de Dieu. Il n'y a pas là de détournement abusif du culte des saints.

---

99. B, p. 533 et 535.

100. Analyse de Rembry, I, 484. Cf. B, p. 530.

Ainsi peut-on décrire la dévotion à saint Gilles dans cette région de Champagne crayeuse. Au total, ces quelques notations dont on regrette la brièveté ont le grand mérite de faire saisir la réalité du pèlerinage et du culte des saints en dehors des grands centres traditionnels attirant les foules. Sur un plan méthodologique, l'exemple de Buzy illustre aussi la fragilité des tentatives pour faire ressurgir de façon exhaustive le culte des saints : sans la rédaction de ces documents dans des circonstances quelque peu exceptionnelles, qui pourrait aujourd'hui présumer l'intensité de la dévotion à saint Gilles dans cette région où ne subsistent plus ni un seul sanctuaire à lui dédié, ni la moindre œuvre d'art le représentant ?

*
* *

Quoi qu'il en soit, une conclusion s'impose : celle de la pénétration en profondeur du culte de saint Gilles. Avant de terminer, il peut ne pas être inutile de rappeler brièvement les caractéristiques générales de la diffusion de celui-ci.

Le culte de saint Gilles est plus tardif qu'on ne l'a souvent écrit : il ne peut être question de faire remonter son origine en France du nord au-delà de la fin du X^e^ siècle, voire du XI^e^ siècle. Ces dates doivent être gardées à l'esprit car elles situent le climat spirituel dans lequel se propagea le culte, et, en somme, elles permettent d'expliquer un éclatant succès. Deux phénomènes principaux de ce temps semblent éclairer la réussite des moines de Saint-Gilles dans leur effort pour faire connaître la sainteté de leur fondateur.

Le premier est le redressement de la Papauté, son intervention croissante dans les affaires ecclésiastiques et plus précisément le développement de l'exemption monastique ; dans cette situation nouvelle, Gilles, abbé dont la légende établissait qu'il avait mis son abbaye sous la protection de Rome, put être considéré au milieu du XI^e^ siècle comme un précurseur, un de ces modèles hagiographiques dont les chrétiens pieux recherchaient l'exemple pour légitimer leur action. C'est ainsi qu'on découvre en Champagne vers 1100 un culte diffusé dans les milieux monastiques par des partisans de l'autorité romaine. Il reste aux érudits à infirmer ou à confirmer cette constatation pour d'autres régions, voire d'autres pays ; pour une vue d'ensemble plus générale, il conviendrait également d'établir si le succès rencontré par saint Gilles auprès des grandes familles de Hongrie ou de Pologne ne fut pas, lui aussi, lié à cet aspect romain de la légende.

L'autre raison en est peut-être le développement général au XI^e^ siècle de la pratique des pèlerinages, parmi lesquels celui de

Saint-Gilles du Gard tint une place importante, qui dut contribuer pour beaucoup à l'enracinement populaire du culte. Bien placés sur les routes romaines et compostellanes, les moines surent diffuser au loin la réputation miraculeuse de leur fondateur, et s'en réserver habilement le monopole, par exemple en faisant savoir que le corps du saint n'avait pas été divisé ni ses reliques éparpillées (101). Ainsi, ils parvinrent à faire d'un prédécesseur obscur et même hypothétique un des grands saints médiévaux. En cela réside peut-être le plus grand des miracles de saint Gilles.

---

101. Il suffit pour s'en convaincre de lire le chapitre qui lui est consacré dans le *Guide du pèlerin à Saint Jacques de Compostelle*, éd. et trad. J. VIEILLARD, p. 39-47. Son auteur, se faisant le porte-parole des moines écrit : « Qu'ils rougissent de honte les Hongrois qui prétendent avoir son corps ; qu'ils se troublent les moines de Chamalières qui s'imaginent avoir son corps tout entier ; qu'ils soient confondus les Saint-Séquanais qui se glorifient d'avoir son chef ; et de même que soient troublés de crainte les Normands du Cotentin qui se vantent d'avoir son corps tout entier, car en aucune façon ces ossements sacrés n'ont pu être transportés hors de ces lieux. Des gens en effet ont jadis essayé frauduleusement d'emporter le bras vénérable du bienheureux confesseur hors de la patrie de Gilles vers de lointains rivages, mais ils n'ont pu par aucun moyen s'en aller avec lui ». Et il ajoute que quatre corps saints seulement n'ont pu, dit-on, être enlevés de leurs sarcophages : ceux de saint Jacques, saint Martin, saint Léonard et saint Gilles.

Il y a pourtant tout lieu de penser, qu'au XI[e] siècle, au contraire, bien des reliques avaient été prélevées, ne serait-ce qu'en Champagne à Saint-Gilles d'Acy et en pays mosan à Saint-Hubert, comme l'établissent des textes formels.

ANNEXES

1° *Charte d'établissement du prieuré Saint-Gilles de Dun-sur-Meuse.*

1093, 7 janvier - Reims

Gautier de Dun et sa femme Aseline donnent divers biens et droits à l'abbaye Saint-Gilles du Gard pour le service de l'église Saint-Gilles de Dun, où un prieur sera installé. Renaud, archevêque de Reims, confirme la charte.

A. Original, perdu, sur parchemin, autrefois conservé dans les archives du couvent des Minimes de Dun-sur-Meuse (d'après B, C et D).

B. Copie notariée de 1680, A. D. Moselle, B 2341, n° 35.

C. Copie notariée de 1680, A. D. Moselle, B 2341, n° 35, avec variantes.

D. Copie XIX^e^ siècle, B. M. Bar-le-Duc, ms 93 (2), DENAIN, *Histoire de Stenay et des environs,* f° 389 (copie du milieu du XIX^e^ siècle de l'œuvre originale manuscrite de la fin du XVIII^e^ siècle, aujourd'hui perdue).

a. JEANTIN, *Les chroniques de l'Ardenne et des Woëpvres,* II, Paris-Nancy, 1852, p. 365-367 (édition fautive).

Datation : l'indiction première convient pour 1093, mais la datation d'après le quantième du mois de janvier est impossible à la fin du XI^e^ siècle. Si cette date figurait sur l'original, on peut légitimement soupçonner celui-ci de remaniement, bien que le texte ne prête pas à discussion.

In nomine sanctae et individuae Trinitatis. Notum sit omnibus ecclesiae apostolorum Petri et Pauli et sancti Aegidii filiis tam praesentibus quam futuris quod ego Vualterus de Duno cum uxore mea Aselina beneficium patrimonii nostri in servitio Dei et ecclesiae in honore sancti Aegidii in suburbio Dunensis castri constructae pro salute animarum nostrarum damus et legali vestitura ad subjectionem Aegidiensis ecclesiae communi devotione incommutabiliter confirmamus (a) alodium nostrum indominicatum de Villeio (1), cum omnibus appenditiis et utilitatibus, sicut munitum est, pratis atque campis tam cultis quam incultis, cum nemoribus et fugationibus et pertinentibus — in familia ad hoc alodium pertinente centum quadraginta capita promiscui sexus et amplius indubitanter esse asserimus, quos et omnes

ibidem hospitantes supramemoratae ecclesiae Aegidiensi ascribimus —, et capellam in castro Duni sitam ; tria molendina ad vineam sub Duno ; item molendinum apud Falleium (2). Concedimus etiam propter incrementum et exaltationem dicti loci exenia et justicias omnium illorum qui in vico sancti Aegidii extra burgum hospitabuntur ; quem vicum in tanta libertate et honore esse decernimus ut ad nullum alium respiciens sit, nisi ad priorem quem dominus abbas Aegidiensis constituerit. Haec omnia ipsi loco ecclesiae beatorum Apostolorum Petri et Pauli et sancti Aegidii habenda dimittimus, ea tamen conditione ut alias non transferantur ejus subjectiones nisi prope et capitulariter ad Aegidiacensem ecclesiam. Ut ergo hoc scriptum secundum praedictam conditionem stabile et inconvulsum permaneat testes idoneos subscribimus. Hujus rei testes sunt : Richerius (b), Fredericus, Leudo, Elbertus, Aleranus, Herbertus, Anselmus, Rodolphus, Rainardus, Almaricus, Symon. Alodium ubi constructum est monasterium tradiderunt Herbertus, Vuarinus, Lambertus, Varnerus, Romarus ; pratum unum supra Mosam dederunt Milo, Elbertus. Hujus cartae donum quod beato Aegidio factum est ego Rainoldus Remorum archiepiscopus laudo et confirmo, ratum et durabile in aeternum permanere decerno. Testes hujus laudis sunt : Godefridus, Odo (c), Vualmardus (d) presbiter ; de canonicis ecclesiae beatae Mariae Arnulphus archidiaconus, Manasses praepositus, Rogerus ; de presbiteris Manardus, Joannes, Levuinus ; de diaconibus Richerus cantor, Hugo, Odalricus ; de subdiaconibus Rodolphus, Richardus, Petrus ; de acholitis Guido, Ebaldus, Odo. Hoc actum est Remis, anno incarnationis Dominicae millesimo nonagesimo tertio, regnante Philippo rege Francorum (3), indictione prima, die vero septima mensis Januarii.

---

a. La copie C présente depuis *confirmamus* jusqu'à *Falleium* une version sensiblement différente, que nous reproduisons ci-desous en soulignant les principales variantes : confirmamus alodium de Villeio cum omnibus appenditiis et utilitatibus ; *alodium de Flaceio, quod ad illud idem pertinet* — in familia ad hoc alodium pertinente centum quadraginta capita promiscui sexus et amplius indubitanter esse asserimus, quos omnes, *exceptis tribus scilicet Milone, Lamberto, Robaldo,* supramemoratae ecclesiae Aegidiensi ascribimus — ; *alodium de Olesio (4) cum omnibus usuariis* [ ] *(5) viros et foeminas ; in Moreio (6) similiter quicquid habuimus. Predictae ecclesiae tradinimus Leudonem de Lina cum familia,* et capellam in castro Duni sitam ; molendina ad vineam sub Duno ; item molendinum apud Falleium.

b. C ajoute ici *Baldovius.*

c. C indique Odo *presbyter.*

d. C indique *Dalmardus, sancti Aegidii prior.*

1. Villy, Ardennes, arr. Sedan, cant. Carignan.
2. Grand-Failly, Meurthe-et-Moselle, arr. Briey, cant. Longuyon.
3. Philippe 1er, roi de France (1060-1108).
4. Olizy-sur-Chiers, Meuse, arr. Verdun, cant. Stenay.
5. La copie donne *in nonuum* qui ne peut être un nom de lieu, mais est une mauvaise transcription d'un mot difficile à rétablir.
6. Moirey, Meuse, arr. Verdun, cant. Damvillers.

2° Liste des représentations iconographiques de saint Gilles

Lieu de conservation	Département	Objet	Matière	Date
OSNES	08	Statue	Bois	XVIII°
LE PLESSIS-GATEBLED	10	Statuette	Bois	XVI°
LES NOES	10	Vitrail	Panneau	XVI°
» »	10	Vitrail	Verrière complète	XVI°
MONTREUIL-SUR-BARSE	10	Statue	Pierre	XVI°
» »	10	Vitrail	Panneau	XVI° (2)
» »	10	Peinture murale		XVI° (2)
» »	10	Peinture	Toile	XVII°
» »	10	Bâton de confrérie	Bois	XVIII°
» »	10	Bannière de procession		XIX°
SAINT-ANDRÉ-LES-VERGERS ..	10	Vitrail	Verrière complète	XVI°
» »	10	Clé de voûte	Pierre	XVI° (6)
SAVIÈRES	10	Statue	Bois	XVI°
TROYES Cathédr. (or. Montiéramey)	10	Chape		XVI° (3)
TROYES Chapelle N.D. de Lumière ..	10	Fresque		1964
TROYES St-Gilles	10	Statue		XV° ou XVI° (1) (2) (4)
» »	10	Statue		XVI° (1) (2) (4)
» »	10	Statue		XVI° (1) (2) (4)
» »	10	Peinture		XVI° ou XVII° (1) (2) (4)
» »	10	Bâton de confrérie		? (1) (2) (4)
TROYES St-Nicolas	10	Statue	Pierre	XVI°
TROYES St-Nizier	10	Vitrail	Verrière complète	XVI° (2)
TROYES St-Urbain	10	Vitrail		XIII° (2)
SAINT-GILLES ..	51	Statue	Pierre	XV° (5)
CHAUMONT Bibl. mun. (ms 32 et 33, II, f° 404 v°)	52	Miniature		XV°
FLABEUVILLE ..	54	Statue	Bois	XVIII°
» »	54	Statue	Bois	XVIII°

(1) Objet disparu.

(2) Description sommaire dans J. CHARLES-ROUX, *Saint Gilles. Sa légende, son abbaye, ses coutumes*, Paris, 1911, p. 43-50.

(3) Cf Ch. LEDIT et M. DUBUISSON, La chape de Montiéramey, *Zodiaque*, 1964, p. 2-14.

(4) Voir *La chapelle Saint-Gilles*, par P. PIETRESSON DE SAINT-AUBIN, J. TILLET, L. MOREL-PAYEN, et E. GAVELLE, Troyes, 1928, 45 p. (surtout p. 31-41, analyse du mobilier).

(5) Publiée par R. GANDILHON, Saints et Saintes des églises de la Marne, *Mémoires de la société d'agriculture... de la Marne*, 1964, p. 21 (photo pl. V).

(6) Publiée dans le *Bulletin municipal de Saint-André-les-Vergers*, n° de 1976, p. 42.

1 : Saint-Gilles (Marne), statue, XV^e s.

2 : Troyes (Aube), église Saint-Nicolas, statue, XVI^e s.

3 : Flabeuville (M.-et-M.)
statue, XVIII^e s.
(coll. Inventaire de Lorraine,
71 54 795 X 2,
cliché J.-C. JACQUES)

4 : Montreuil-sur-Barse (Aube),
bâton de procession, XVIII^e s.